ISSN 1969-2137
Janvier - Février - Mars 2015
10 €

Lignes de crêtes

n°26 Attitudes bienveillantes

Bienveillance et rigueur

Regard du Christ

Jusqu'où peut aller la bienveillance en politique ?

Stop aux idées fausses

Rencontre nationale

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochains numéros

- Souffler / Respirer. Ressourcement spirituel
- Violence institutionnelle, Souffrance des enseignants
- Biens communs

Page 1 de couverture : Vierge CdEP
Page 4 de couverture : Suzanne Cahen

Sommaire

Éditorial (M. Nicault) ..... p 3
France, diversité et accueil (D. Ndjoko Bwatu) ..... p 4

Métier

Infirmière scolaire (C. Patry)..... p 5
Bienveillance et rigueur (C. De La Ronde) ..... p 6
Se savoir écouté (J.-L. G.) ..... p 7
Diriger avec fermeté et bienveillance (C. Réalini) ... p 9
La Discipline Positive (C. Réalini) ..... p 10
Aujourd'hui j'ai encore aimé mon métier....
(P. Handtschoewercker) ..... p. 12

Église et Foi

Ce qui m'enthousiasme et m'émerveille
(Frère J.-L. Vialaton) ..... p 14
Regard du Christ (O. Joncour) ..... p 17
Oser la bienveillance (J.-L.. Gourdain) ..... p 23
Livre de J.-M. Ploux (J.-L.. Gourdain) ..... p 24
Prendre soin (M. Santier) ..... p 26
Les méfaits d'un regard malveillant (Tertullien) ..... p 27

Société

Nous leur voulons du bien (A. Guigon) ..... p 28
HEP une entreprise d'insertion (M. Bouteiller) ..... p 28
La bienveillance à l'hôpital (V. B.) ..... p 30
Jusqu'où peut aller la bienveillance en politique ?
(M.-I. Silicani) ..... p 32
Prière ..... p 34

Et ailleurs ?

Oser la bienveillance avec l'Europe (C. Antoine) ..... p 35
La solidarité j'y crois (G. Aurenche) ..... p 35
En Inde, une expérience revitalise les villages
(B. Fernandez) ..... p 36
MAPTO Mouvement Alliance Paysanne du Togo
(É. Couteux) ..... p 39

Relecture Biblique

Paroles et regards (O. Joncour) ..... p 40

Vie culturelle

Deux films "inspirés" (I. Tellier) ..... p 42
L'atome, le singe et le cannibale (B. Petit) ..... p 43
Stop aux idées fausses (B. Lepage) ..... p 45

Vie de l'association

Charlie, et après ? ..... p 46
CdEP, exister et communiquer (A.-M. Marty) ..... p 46
Rencontre nationale ..... p 48
Histoire d'une Vierge (J. Dumont) ..... p 48
Sessions d'été ..... p 49

Iconographie

Jeu de regards (A. Gobenceaux) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

À une époque où les temps semblent exiger fermeté, voire dureté ou méfiance, pourquoi 'en rester' à la bienveillance ? Première raison : on parle beaucoup **bienveillance** actuellement dans la formation des enseignants en ESPE[1]. Notons même que le *Référentiel des compétences professionnelles des métiers du professorat et de l'éducation* publié en juillet 2013, mentionne la *bienveillance* **avant** la notion d'évaluation.

Depuis les attentats de janvier, certains discours porteraient pourtant l'accent sur *"remettre de l'ordre, réaffirmer le cadre scolaire, pour consolider la communauté. Calme, cohésion, disponibilité au travail, paix, entente, il est évident que c'est ce dont l'éducation nationale a en partie besoin.* Cependant ces *limites que nous devons veiller à respecter, et faire respecter, doivent lier, pacifier, pas masquer ni dissimuler la question de l'acquisition d'un vrai savoir"*[2].

"Échec scolaire" : formule péremptoire qui porte en elle-même sa propre violence avec l'idée d'une fatalité sociale pesant sur les épaules d'un seul élève, d'une seule famille. Pour certains, l'école a été cette *école qui ouvre la porte une seule fois et qui la referme pour toujours si les élèves n'en profitent pas.* N'a-t-on pas tous rencontré des adultes, amis ou famille, qui, parce qu'on est un enseignant disponible pour écouter, vous prendront à témoin de vieilles amertumes ou humiliations, d'espérances déçues dans leur scolarité ? Il en est qui portent avec eux des comptes jamais réglés.

Quoique provocateur, parler plutôt de "l'échec de l'école" serait alors déjà un semi-progrès : regarder en face les insuffisances de l'institution elle-même,... mais aussi celles de la société qui en est responsable. Car l'école est plus poreuse qu'autrefois, et se retourner vers elle pour tout résoudre, en ayant négligé de voir et soutenir auparavant tout ce qui s'y réussissait, est de l'ordre d'une pensée magique aux conséquences coupables. Échec de l'école, et de la société, par rapport à quel but ? Certainement pas celui d'une logique de performance qui supprimerait pratiquement l'enfance si on l'écoutait, sauf pour la garder comme argument de consommation. Pourquoi perd-on tant de temps, au fur et à mesure que la scolarité avance, à chercher comment retrouver *la motivation présente chez le jeune enfant qui explore, expérimente, se trompe et recommence sans se fatiguer* ? Tout apprentissage peut déclencher autant d'enthousiasme et de fierté que déstabiliser chacun dans ses schémas mentaux et affectifs. Il faut pouvoir grandir, ouvrir son univers, et aussi apprendre à aimer la difficulté et ses défis, autrement que par l'humiliation ou le rejet. Notre chance est d'avoir désormais des études scientifiques démontrant qu'*émotion* et *cognition* sont *neurobiologiquement inséparables.* Des professionnels attentifs à la personne et aimant leur métier ne l'ont-ils pas découvert et appliqué dans leurs méthodes de management, ou pour la prise en charge de personnes atteintes de maladies neurologiques ?

Le métier d'enseignant s'est complexifié, ses missions se sont diversifiées. Au sein des équipes pédagogiques comme avec les parents d'élèves, la confiance des partenaires est nécessaire. On ne peut faire sans eux et encore moins contre eux. C'est aussi le meilleur moyen de ne donner aucune prise au qu'en dira-t-on, à la rumeur d'où qu'elle vienne[3]. Face au risque d'une population refermée sur elle-même par l'angoisse et la paupérisation, mais aussi la culture mercantile, plus que de **bienveillance** traduite en "bons sentiments", c'est de ***bien-veiller*** dont nous avons besoin.

Il y a trois ans déjà, un militant du Secours Populaire avertissait : *"On voit de plus en plus de monde, et on sent une nervosité plus sensible aussi... On aide, sans s'immiscer dans les vies des personnes, même si on est obligés de tenir compte de tous les éléments. L'essentiel, c'est qu'en venant nous voir, elles existent socialement"*. **Être contemporain, c'est répondre à un appel que l'époque nous lance par son obscurité, percevoir dans l'obscurité du ciel cette lumière qui cherche à nous rejoindre et ne le peut pas,** avait dit le philosophe Giorgio Agamben en 2012... **L'homme est toujours en train de devenir humain, donc aussi de rester inhumain, animal. La pensée, c'est le courage du désespoir.**

Bien-veiller à prendre les bons chemins de la relation et de l'action, pour soi et pour les autres, **bien-veiller** à s'informer et chercher la clarté, ce pourrait être cela la **bienveillance**...

Mireille Nicault
Février 2015

1/ Écoles Supérieures du Professorat et de l'Éducation, remplaçant les IUFM.
2/ Propos repris d'un article du 2/12/2013 de Mara Goyet, enseignante de collège, auteur de plusieurs ouvrages et du blog Alchimie du collège.
3/ Pistes de réflexion puisées dans les n° 235/236, 238, 239, 243 de la revue ***Animation et Éducation*** *– http://animeduc.occe.coop*

France, diversité et accueil

Quand je suis arrivé à Orly, beaucoup de choses m'ont étonné et je voudrais en dire quelques-unes.

La diversité

J'ai été très surpris de voir plusieurs peuples de toutes les couleurs. Partout on peut les rencontrer : dans l'administration, dans les grandes surfaces, à la Préfecture, à la Mairie, dans les bus, dans les trains, dans les églises, dans les quartiers... J'ai donc compris que la France est multiculturelle et multicolore. Le diocèse de Créteil m'a donné ce visage de la diversité. Je suis toujours émerveillé de voir les différentes origines des peuples qui le constituent. Il reflète le visage de son département. Cela montre une caractéristique de la France : un pays d'accueil. Pourquoi ne pas avoir devant soi la marche républicaine du 11 janvier où ce jour-là on a vu la vraie France, celle qui est multiculturelle, multicolore et laïque ?

Pays de droit

J'ai été marqué par l'exercice du droit ici. La police fait son travail avec professionnalisme et la justice est là pour tous. J'ai été victime d'un vol de portable début janvier et grande a été ma surprise de recevoir par mail un message de la police me disant que mon portable était retrouvé entre les mains d'un voleur et que je pouvais passer le récupérer au commissariat du 18e arrondissement. Et pourtant je n'avais pas encore porté plainte et je me disais que c'était peine perdue. Et le voleur sera jugé en mars même si le téléphone m'a été remis en bon état. Je peux donc confirmer que la justice est au service de tous les citoyens.

La rencontre avec les musulmans

Jusqu'avant mon arrivée à Orly, je n'ai jamais pensé à une rencontre entre chrétiens et musulmans. Selon moi, c'est une sorte de "chacun pour soi", pas dans le mauvais sens. C'est chacun dans son coin faisant ce qui lui est propre. Voilà qu'à Orly, il y a cette possibilité de rencontres entre chrétiens et musulmans qui est fondée sur le Vivre ensemble comme citoyens d'un même département, d'une même ville, comme fils d'un même Père. Dans ces rencontres, on apprend la tolérance et le respect mutuel. J'ai donc découvert ici ce que l'Église appelle le dialogue inter-religieux.

Les Associations

J'ai été aussi marqué par l'existence des associations qui ne sont là que pour défendre les droits des personnes. Pour moi ce fut un grand étonnement de voir des hommes et des femmes, français d'origine ou pas, prendre la défense des Roms et d'autres étrangers. Ils le font parfois en désaccord avec l'État. Tout simplement parce qu'ils se préoccupent de ce qui touche à l'humanité. Pour eux, l'humanité est sacrée et toute personne a droit à la vie, à la protection, au logement...

Grand est mon étonnement de voir des associations accompagner les jeunes sans travail et sans qualification en leur proposant des voies pour arriver à trouver de l'emploi ou les mettre en lien avec des entreprises.

L'attention aux autres

J'ai été surpris lorsqu'un jour, en revenant de Bondy pour prendre le train vers la gare du Nord, j'avais raté la marche d'un escalier et du coup j'étais par terre avec mon sac à la main. Je me suis fait très mal et des gens étaient tout de suite près de moi pour me relever et m'apporter les premiers soins. Un homme de type blanc que je ne connais pas, à l'aide de son mouchoir en papier enleva du sang sur ma main et me dit d'aller consulter un médecin pour m'assurer que je n'avais rien de grave.

Côté négatif

J'ai l'impression que les gens courent tous les jours comme si on les pourchassait, comme s'ils étaient toujours très pressés. Avec cette attitude d'être toujours pressés, on ne peut plus avoir le réflexe de parler avec quelqu'un. C'est ce qui arrive malheureusement tous les jours où certaines personnes ne répondent pas à un petit bonjour qu'on leur fait. Même avec des gens du même palier, le bonjour devient lourd à donner et à recevoir. Mais il faut avoir du courage de renouveler la salutation quand l'autre partie ne répond pas, jusqu'au jour où on prendra conscience de la signification de la salutation qui peut être le premier pas pour rencontrer l'autre.

Dominique Ndjoko Bwatu
Oblat de Marie Immaculée
Val-de-Marne

Infirmière scolaire

Pour réussir à l'école, un postulat s'impose : le jeune doit être bien dans son corps et dans sa tête *(mens sana in corpore sano)*, cela paraît être une évidence mais certains enseignants l'oublient trop vite et/ou ne prennent pas suffisamment en considération le bien-être de l'élève. Pourtant je peux confirmer en tant qu'infirmière scolaire que les jeunes sont très sensibles à l'attention que leurs enseignants, leurs camarades ont pour eux et certains comportements peuvent les déstabiliser, voire leur nuire. **L'infirmière scolaire contribue à l'intégration de certains jeunes** pour qui l'école est un lieu qui peut être source de souffrance, de violence physique ou psychologique, de harcèlement… plutôt qu'un lieu d'apprentissage et d'épanouissement personnel. Pour ce faire elle peut intervenir sur le plan individuel lors d'entretiens d'aide, suite à des troubles somatiques exprimés par l'élève (maux de ventre, céphalées, troubles du sommeil) qui cachent un mal-être. L'écoute bienveillante répondra alors au besoin réel et permettra l'expression, la verbalisation des problèmes rencontrés. La réponse de soutien essaiera de s'appuyer sur les compétences psychosociales[1] du jeune pour le valoriser, le rassurer et lui redonner confiance en lui.

Sur le plan collectif, l'infirmière ou tout autre membre de la communauté éducative peut mener des actions qui vont permettre de créer un climat scolaire plus serein, protecteur et rassurant pour l'élève.

Voici un exemple concret avec un groupe d'élèves du LP plutôt de faible niveau mais surtout très agités avec de nombreux problèmes de discipline, d'agressivité… qui généraient des exclusions de cours, des sanctions.

Avec le professeur principal nous avons souhaité changer ce climat de la classe en modifiant le comportement des jeunes mais aussi de l'équipe éducative. Pour ce faire nous avons décidé de nous appuyer sur la notion de bienveillance et de proposer une activité d'une heure pendant laquelle chacun essaierait d'avoir une attitude positive et aidante vis-à-vis des autres. Nous avons terminé la séquence en leur demandant de coller un post-it dans leur dos où chacun devait inscrire une qualité ou un compliment. L'objectif était que chacun puisse récupérer son post-it avec tous les commentaires positifs des autres élèves de la classe. Au départ c'était, pour certains, impossible à faire car ils n'ont pas l'habitude de faire des compliments ni de valoriser l'autre. Bien au contraire, ils étaient plutôt dans la critique et l'insulte. Néanmoins ils ont respecté la consigne et c'était un plaisir de les voir sourire, se détendre à la lecture des notes écrites sur eux. Leur regard sur l'autre a changé, ils se sont aperçus que cette bienveillance calmait les tensions et ils l'ont vraiment ressenti.

De même les adultes devraient mettre des lunettes de bienveillance pour observer leurs élèves et ainsi les rassurer, les valoriser et les évaluer (je pense notamment aux appréciations sur les bulletins scolaires qui sont parfois très redoutables !!).

Cette attention portée à l'autre peut conduire à organiser une réunion de suivi spécifique pour les jeunes en difficulté scolaire : CPE (Conseiller Principal d'Éducation), assistante sociale, infirmière, COP (Conseiller d'Orientation Psychologue) et professeur principal se réunissent, dans un premier temps sans l'élève, pour faire le point. En fonction du problème rencontré, l'équipe déterminera qui pourra suivre plus spécifiquement le jeune et le rencontrer régulièrement. Ce sont en effet ces jeunes en difficulté qui ont le plus besoin de renforcer estime de soi et confiance en eux. **Les écouter, les laisser librement s'exprimer en respectant leur ressenti puis s'appuyer sur ce qui va bien pour élaborer avec eux des objectifs réalisables sur du court terme sont des moteurs pour les faire réussir.** De même faut-il considérer les erreurs non pas comme des échecs mais comme un moyen de comprendre ce qui n'a pas été saisi et de progresser.

Pour plus de bienveillance, révisons notre vocabulaire en recherchant une liste étoffée de qualités à utiliser en classe, dans les entretiens individuels et pour l'évaluation, laissons les élèves exprimer leurs émotions et leurs idées, offrons-leur un cadre stable et fiable pour les mettre en sécurité, laissons-leur le droit à l'erreur, oublions les formulations négatives…

Colombe Patry
Infirmière scolaire
Lycée et LP Flaubert à Rouen

1/ L'OMS définit cinq couples de compétences psychosociales :

- *Avoir conscience de soi / avoir de l'empathie pour les autres.*
- *Savoir gérer son stress / savoir gérer ses émotions.*
- *Savoir communiquer efficacement / être habile dans les relations interpersonnelles.*
- *Avoir une pensée critique / avoir une pensée créative.*
- *Savoir résoudre des problèmes / savoir prendre des décisions.*

Bienveillanc

Être ferme et bienveillante, c'est à la fois la beauté et la grande difficulté de notre métier. J'ai toujours essayé d'avoir cette attitude qui se décline en trois axes :

- Accueillir par une posture bienveillante
- Pratiquer une pédagogie adaptée à chacun
- Mettre en place un travail sur le vivre ensemble.

Accueillir

Accueillir chaque enfant tel qu'il est, avec son histoire, et pour cela être à son écoute et à celle de sa famille. Être présente physiquement dans la classe : ne pas croiser les bras, circuler dans tout l'espace, s'asseoir à côté de l'élève en difficulté, regarder les enfants et pas sa préparation. Ne pas hésiter à théâtraliser son enseignement, moduler sa voix, varier les intonations pour capter l'attention, ritualiser les retours au calme avec des objets médiateurs (bâton de pluie, clochette tibétaine). S'exprimer avec clarté et précision, reformuler les éléments importants, faire reformuler par un élève. Tous ces éléments aident à établir une relation de confiance avec l'enfant.

Mettre en place une pédagogie où l'enfant est acteur

Je pars du postulat que chaque enfant peut réussir (cf. Antoine de la Garanderie[1]). Je pratique la gestion mentale[2] dans ma classe (prendre en compte le fonctionnement mental de chacun et proposer des supports adaptés pour ne mettre personne de côté).

Construire le vivre ensemble

Enfin, construire le vivre ensemble pour apprendre avec des actions concrètes. Permettre à chaque élève de donner son avis par le biais d'un journal d'opinion, de s'exprimer dans le cadre du conseil de classe ; l'amener à mieux se connaître et à accepter l'autre par la relaxation et le théâtre ; l'aider à s'intégrer dans des projets porteurs tels qu'une classe de découvertes ou monter une pièce de théâtre.

Toutes ces actions s'inscrivent dans un cadre et un espace dont les règles sont posées au départ et qui permettent à l'élève d'avoir ses repères. Il existe et est reconnu en tant qu'individu à l'intérieur de ce cadre collectif. Il sait qu'il a la possibilité de s'y exprimer.

e et rigueur

C'est l'ensemble de tous ces paramètres qui va aider l'enfant à trouver sa place dans le groupe classe et à avoir envie de rentrer dans les apprentissages.

Tout au long de ma carrière, j'ai vu ainsi des enfants "allergiques" à l'école s'épanouir et être heureux de venir chaque matin.

Pour illustrer ces réussites, je terminerai en évoquant des témoignages qui m'ont particulièrement touchée parce que venant de parents d'enfants qui avaient chacun une histoire douloureuse avec l'école.

M. était une enfant caractérielle en rupture avec l'école, dont le malaise se traduisait par une certaine violence, une grande agressivité et l'impossibilité en début d'année de rentrer dans les apprentissages. À la fin de l'année sa maman m'a écrit : *"Merci d'avoir donné à M. le goût d'apprendre, la confiance en elle, ce qu'elle est devenue en l'espace d'une année auprès de vous qui avez fait preuve de courage et de témérité".*

A. est arrivé d'une école où il était harcelé par ses camarades. Aller en classe le rendait malade. Il ne croyait plus en lui. Après un travail de longue haleine avec lui, sa famille et les autres élèves, il a fini par trouver sa place. *"Votre gentillesse, votre rigueur au travail et votre écoute attentive ont aidé notre fils à avoir confiance en lui et à s'épanouir".*

Ces témoignages sont là pour montrer à quel point la bienveillance alliée à la fermeté peut donner de bons résultats et encouragent à poursuivre dans cette voie.

Chantal De La Ronde
Professeur des Écoles en CE2
Hauts de Seine

1/ Tous les enfants peuvent réussir *de Antoine de la Garanderie et Geneviève Cattan chez Bayard Culture.*
2/ www.ifgm.org/Activites/gestion-mentale.htm

Se savoir écouté

Avoir une attitude bienveillante vis-à-vis de nos élèves est une nécessité lorsque l'on est enseignant, surtout dans des zones dites difficiles. Que dit notre institution sur "l'attitude bienveillante des enseignants" ?

La présence en classe d'un élève repéré en difficulté d'apprentissage et qui, en outre, vit dans un milieu considéré comme "défavorisé" pourrait conduire certains enseignants à minimiser leurs exigences scolaires, sous prétexte que, "cumulant divers handicaps" :

- *il est logique que cet élève échoue.*
- *il est humain de le laisser tranquille.*

À la lumière de ce qui précède, postulons qu'un "bon" enseignant, c'est d'abord une personne capable de porter un regard positif sur tous les enfants qui lui sont confiés. Choisir de voir "le verre à moitié plein" plutôt qu'à "moitié vide", constitue la métaphore de base de l'attitude éducative. C'est faire sans cesse le pari de l'éducabilité. Condition nécessaire mais non suffisante, cette attitude doit s'accompagner d'une volonté de faire réussir, ***d'espérer sans cesse de l'autre le meilleur tout en acceptant le pire.*** *C'est exprimer une double exigence : pour soi et pour l'autre. Dès lors, "laisser l'élève tranquille", c'est participer à son échec[1].*

Il s'agit donc de maintenir un équilibre fragile entre accueil, écoute et exigences. Je pense à cette élève en difficulté scolaire, sociale mais aussi en souffrance et exprimant son désarroi par des réactions violentes vis-à-vis des adultes qui l'entourent. Après avoir passé du temps à discuter avec elle, à désarmer les situations de tensions, à essayer de trouver des solutions d'accompagnement pour son travail scolaire, cela se termine au bout de six mois par un conseil de discipline et une exclusion parce qu'elle n'a pas pu se retenir face à un adulte qui a exigé d'elle son travail d'élève qu'elle était incapable de fournir.

C'est aussi de ces élèves en grande difficulté scolaire qu'on va exiger quand même qu'un travail soit fait pour que, sans cesse, ils soient en attitude d'essayer, de recommencer, de ne pas baisser les bras. Essayer, à chaque fois que cela est possible, de redonner espoir à l'élève en montrant que nous croyons en ses possibilités de progresser et que, dès que l'envie est présente, alors tout devient possible.

Il faut tenir compte des désirs que nos élèves peuvent exprimer lors des réflexions concernant leur orientation, alors que l'on mesure la distance avec leurs résultats ou leur travail actuel. Toute la difficulté consiste à permettre à l'élève de voir la réalité actuelle en face, tout en ne brisant pas les rêves qui peuvent éventuellement se réaliser plus tard, peut-être en partie seulement, en passant par d'autres chemins.

Je crois aussi que, pour être bienveillant, notre regard sur les élèves ne doit jamais passer par le prisme de leurs seuls résultats scolaires. Un élève est bien plus que ses notes, même si, ce qui va nous préoccuper immédiatement, c'est sa réussite scolaire.

Étant également enseignant en centre pénitentiaire, je pense aussi à ces détenus qui viennent, à leur demande, suivre des cours pendant leur détention. Il est nécessaire, avant de commencer un cours, de les laisser s'exprimer sur leurs difficultés de détenus, les conditions de détention, les relations avec les codétenus, avec les surveillants. Une fois le fardeau déposé, on peut commencer à penser à autre chose et faire cours.

Mais le regard ou l'attitude bienveillante ne peut s'arrêter aux élèves. Il nous faut prendre en compte aussi les parents. C'est parfois dur de voir des parents convoqués au collège parce que leurs enfants ont pour la énième fois transgressé les règles, ou ont manqué les cours au collège. Il faut alors savoir écouter leur douleur et leurs difficultés à répondre de l'attitude de leur enfant. Ces parents attendent de nous une solution à leur problème et nous sommes dans l'incapacité de leur donner une solution miracle : nous ne pouvons que leur conseiller de continuer à discuter avec leurs enfants en espérant que cela finisse par produire quelque chose. Il est toujours nécessaire de leur rappeler que l'école n'est qu'un élément, certes important, mais parmi beaucoup d'autres, dans l'éducation de leur enfant et que l'aventure, en ce qui le concerne, ne fait que commencer.

Avoir une attitude bienveillante vis-à-vis des élèves et de leurs parents est grandement facilité par l'atmosphère générale de l'établissement. Si les enseignants se savent écoutés de leur direction, et si entre eux, ils savent entendre les difficultés, voir la détresse d'un collègue, alors leur attitude vis-à-vis de leurs élèves peut être plus bienveillante car ils se savent sentent soutenus et épaulés dans leur travail.

Cette attitude est de toute façon plus libératrice pour l'enseignant car elle permet non seulement de regarder l'élève autrement mais aussi d'envisager son travail différemment. Comme le dit le texte de conclusion de Diaconia : "*Ensemble, osons le changement de regard sur les plus fragiles. Abandonnons un regard qui juge et humilie pour un regard qui libère. Nous n'avons pas de prochain clé en main. La proximité se construit chaque jour*".

J.-L. G.
Val-de-Marne

1/ Pour prendre en charge la difficulté à l'école, site de l'inspection académique de la Moselle :
http://www4.ac-nancy-metz.fr/ppre57/spip.php?article20

Diriger avec fermeté et bienveillance

Depuis 15 ans en tant que personnel de direction (sept comme adjointe, huit comme chef d'établissement), Mme D. est actuellement proviseure d'un lycée en Île-de-France.

D'emblée, elle souligne que *"c'est un établissement où la* ***différence et le handicap*** *sont reconnus et acceptés car toute notre équipe pédagogique y est particulièrement sensibilisée ; nous recevons donc de plus en plus d'élèves à besoins particuliers (PAI, PPS[1] et autres) ; en effet c'est un des motifs de dérogation".* Que peut-elle me dire sur le "couple" bienveillance~fermeté, qui a tout de suite suscité chez elle un grand intérêt, dès que j'ai sollicité un entretien sur ce thème ? C'est d'ailleurs un des axes du projet d'établissement.

"Pour les professeurs", constate-t-elle, *"certains ont une autorité naturelle, innée, qui ne s'acquiert pas, ou très peu : ils se font naturellement respecter, et savent poser et faire respecter des règles, tout en étant à l'écoute de leurs élèves. Ces derniers disent d'eux : 'Madame X, elle est gentille mais sévère', et ils ne semblent pas opposer ces deux adjectifs ! Ce sont des enseignants qui allient souvent fermeté, humour et discernement, et qui réussissent dans leur fonction".*

Et pour un(e) proviseur(e), peut-on aussi concilier les deux, voire les trois ? Est-ce plus difficile de s'imposer aussi face à des adultes ? Mme P. estime que non, l'attitude et les qualités requises sont les mêmes : *"D'abord* ***le sourire, l'humour, la bonne humeur****. C'est tellement important que les jeunes aient face à eux un visage souriant, accueillant ! Chaque fois que je peux, j'accueille les élèves à la grille, et avec un large sourire plutôt qu'un visage fermé ou sévère, en leur disant bonjour ou en ayant une parole agréable, quels que soient mes soucis par ailleurs. Il faut aussi* ***savoir dire les choses positivement****... Par exemple, lorsque je vois arriver une jeune fille en minijupe, je commence par un petit compliment : 'cela te va très bien / c'est très joli... mais c'est bien pour la plage / c'est parfait pour le jardin, le week-end, et pas pour venir travailler'. Cela passe bien ainsi, et il est rare que j'aie à y revenir. Je n'hésite cependant pas à faire une remarque lorsque l'élève arrive en retard".*

Avec les adultes, les maîtres-mots sont dialogue et ouverture. *"Ma porte est toujours ouverte, je suis très à l'écoute. Par exemple, je consacre souvent mes matinées du samedi à dialoguer avec les familles. Elles apprécient cette proximité. J'essaie de communiquer avec tout le monde, y compris les agents. Je passe de temps en temps en salle des professeurs (mais pas trop, il ne faut pas que ma présence soit ressentie comme "pesante"), ou je suis dans le hall, dans les couloirs, où l'on peut m'aborder si l'on veut... même les élèves. Il est important qu'un chef d'établissement soit présent (certains, ayant des responsabilités syndicales ou autres, ne le sont pas tellement) ; il faut* ***circuler, se montrer, arpenter le terrain****, et ne pas être enfermé dans son bureau !*

Je suis même allée en voyage à l'étranger avec un groupe de lycéens, certains ont eu un "petit recul" en voyant la proviseure parmi les adultes accompagnateurs, mais cela s'est très bien passé. Au fil des jours et des découvertes en commun, nous avons vécu des moments de détente dans une très bonne ambiance, sans qu'ils ne contestent mon autorité ni ne manquent de respect à mon égard.

Bien sûr, étant à la tête du lycée, ***je dois prendre des décisions et trancher ; mais j'essaie d'abord de mettre tout le monde en synergie****, de voir si un consensus se dégage... d'écouter et de recevoir tout le monde. Il faut créer un climat de confiance, savoir accueillir ce que les uns et les autres ont à dire. Les enseignants sont très sensibles à la bonne entente au sein de l'équipe de direction : proviseur, adjoint, CPE ; cela se "diffuse" dans tout le lycée.*

Le seul moment où je prends un peu de recul et ne reçois pas sur-le-champ, c'est en cas d'incident entre professeur et élève : autant que faire se peut, je soutiens le collègue enseignant, et j'évite de voir "à chaud" l'élève ou ses parents, pour laisser diminuer un peu l'émotionnel. Il faut bien dire que beaucoup de parents dénoncent le laxisme ambiant, réclament de la fermeté de la part des professeurs 'qui doivent tenir leur classe', mais protestent dès que c'est leur enfant qui a une remarque ou une punition !

Dans leur ensemble, les parents reconnaissent que l'équipe du lycée est ferme et bienveillante, que les professeurs sont exigeants et impliqués, disponibles et à l'écoute. ***L'objectif du lycée est de faire en sorte que les jeunes réussissent et s'épanouissent****. Et pour cela ils ont besoin d'autorité, de règles, de fermeté, et d'un climat de confiance, de sérénité".*

Propos recueillis par
Catherine Réalini
Yvelines

1/ PAI : Projet d'Accueil Individualisé , PPS : Projet Personnalisé de Scolarité

La Discipline Positive

Cette méthode éducative, partie d'Europe, nous y revient via les États-Unis (comme bien des choses à la mode…).

Origine et fondateurs

La plupart des principes fondateurs de la DP (Discipline Positive) ont été mis en place progressivement par deux hommes : tout d'abord Alfred Adler [1870-1937], ex-disciple de Freud, qui rompit avec ce dernier, et alla s'installer aux États-Unis lors de la montée du nazisme ; il fonda la "psychologie individuelle". Puis Rudolf Dreikurs [1897-1972], psychiatre autrichien, pour qui, à la source de tout comportement inapproprié, il y a un sentiment de non-appartenance (à un groupe). Tous deux postulent qu'il est possible de faire coopérer l'enfant (et le jeune) à son éducation en se basant sur des principes simples : pas de punition ; respect, écoute, compréhension, encouragement ; faire grandir l'estime de soi ; s'expliquer, donner un but clair ; impliquer, responsabiliser… le tout favorisant l'autonomie. Voilà, tracés à gros traits, les principes adlériens basiques.

Aux USA puis en France

Positive Discipline a d'abord été le titre d'un livre, publié en 1981, par Jane Nelsen, docteur en psychologie de l'éducation (Université de San Francisco) ; peu à peu, avec Lynn Lott (thérapeute familiale) elle a mis sur pied des ateliers de DP, une association étatsunienne (site : www.positivedscipline.com), des livres, des conférences… En France, Béatrice Sabaté, psychologue clinicienne, a créé en 2012 l'Association DP France (site : www.disciplinepositive.fr) ; elle traduit et adapte à un public français les livres de Jane Nelsen. De nombreux médias s'en sont fait l'écho récemment (dont *La Croix, La Vie*…).

En quoi est-ce nouveau ?

Le principe de base est qu'il faut renoncer à la punition et à son cercle vicieux (punition / récompense, ou bâton / carotte), et donc renoncer aux relations de pouvoir sur/avec l'enfant. Se sentir inférieur, être humilié, critiqué, voir pointés ses défauts … donne rarement l'envie de progresser, mais suscite plutôt rancœur, révolte ou désintérêt, sans compter la baisse d'estime personnelle. La relation de départ (écouter l'autre, avec un intérêt profond pour ce qu'il dit / ressent, établir une "connexion" sincère et vraie entre deux personnes, dans le respect et la bienveillance) est fondamentale.

Professeurs, nous rêvons tous d'un inspecteur qui serait bienveillant, compréhensif, saurait voir nos efforts et nos qualités, tout en nous donnant des pistes pour nous améliorer n'est-ce pas ? Nous aimerions sortir d'une inspection en nous sentant reconnus, appréciés, gonflés à blocs pour la suite, et munis de conseils avisés pour pouvoir progresser… Pourquoi penser que l'enfant ou l'adolescent est différent ? C'est exactement la même chose pour lui !

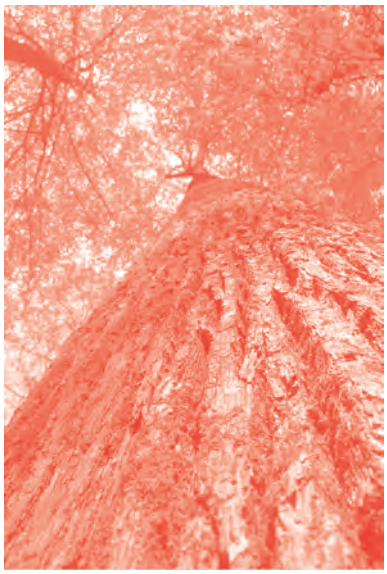
Que faire en cas d'erreur, de bêtise ?

La première règle est : "toute erreur est une occasion d'apprendre" ! Qui réussit toujours tout ? Et du premier coup ? Qui est parfait et ne fait jamais rien de travers ? N'a jamais de saute d'humeur ? – Personne… Nous avons tous nos difficultés, nos hauts et nos bas, nos manques… C'est vrai à la maison, vrai en classe. Si tous nous commettons des erreurs, quel besoin d'humilier celui qui vient d'en faire une ? Au contraire, il faut considérer qu'elle fait partie d'un processus, qu'il est "normal" d'en rencontrer/faire… Donc, dire gentiment à un enfant *"là tu vois, c'est une erreur ; pourquoi, selon toi ?"*,

sans dramatiser du tout, c'est lui prouver que l'erreur est courante et pas du tout négative ou dévalorisante (je rappelle que les enquêtes PISA montrent que les élèves français sont parmi ceux qui sont le plus paralysés par le risque de faire une erreur !). En outre, c'est aussi lui montrer qu'on le croit parfaitement capable d'analyser ce qui s'est produit et de trouver lui-même la solution ; en l'accompagnant un peu au besoin (mais tout en restant co-pilote, et en le laissant aux commandes, autant que faire se peut…). Évidemment, en cas de "comportement inapproprié", si c'est un ado qui "pique sa crise" et nous défie en classe, on risque d'être moins bienveillant, dans la forme et le fond. Et pourtant… c'est bien sur ce chemin-là aussi qu'il faudrait marcher ; après avoir pris du recul.

En cas de crise : le temps de pause

On ne peut pas régler les problèmes "à chaud", dans les cris, les larmes, quand la colère ou tout autre émotion a tellement pris le dessus qu'on n'entend rien ("on" = l'autre, ou moi, ou les deux !), que le dialogue est impossible. D'où la nécessité de laisser le rationnel reprendre les commandes, de prendre le temps d'instaurer à nouveau une "connexion" plus respectueuse de part et d'autre. Donc dire à l'enfant qui est fâché que je préfère lui laisser retrouver son calme pour s'expliquer un peu plus tard et me reparler de tout cela. Ou que moi-même j'ai besoin de retrouver mon calme et ma sérénité pour pouvoir discuter ensuite ; et au besoin quitter les lieux (aller dans ma chambre, la salle de bain…). En classe, pas question de sortir de la salle naturellement ; on peut partager avec les élèves ce qu'on ressent, et prendre un livre pour faire un temps de pause ; ou alors marquer son désaccord à l'élève irrespectueux, poursuivre le cours, et en reparler seul avec lui à la fin. J'ai pu constater que souvent, devant des questions ouvertes et sincères de la part de son enseignant, l'élève qui se sent écouté explique sans hargne ce qu'il a ressenti ; parfois s'excuse ; et nous avons pu parler de façon plus apaisée, entamer un dialogue plus confiant, et moins axé sur les reproches.



Le maître mot : partager

Partager son ressenti est important : *"quand tu dis / fais…, alors j'ai l'impression que…, je ressens…"* ; c'est ce qui crée une connexion, une relation vraie. L'enfant sera sensible au fait que l'adulte cherche sincèrement à savoir, à comprendre ce qu'il a ressenti, ce qui l'a mis dans cet état. Se montrer curieux de ce qu'a éprouvé l'autre, voire être en empathie (sans pour autant excuser ni approuver) change bien des choses : poser des questions ouvertes (et non culpabilisantes), reformuler (*"alors, tu éprouvais ceci ?"*) permet de "poser des mots sur les maux", et de quitter ensuite l'aspect émotionnel pour pouvoir se concentrer ensemble sur **la solution**. Cette dernière doit être en rapport avec le problème, respectueuse des personnes, raisonnable, et positive (apporter quelque chose, être utile, bénéfique, aidante…). Si l'on y réfléchit bien, on voit que ce n'est quasiment jamais le cas de la "punition" qui vient sanctionner une bêtise. La recherche commune d'une solution doit permettre à l'enfant de rectifier l'erreur, de réparer la conduite inappropriée, tout en prenant confiance en lui.

Des TEF (temps d'échanges en famille) ou TEC (temps d'échanges en classe) planifiés et réguliers permettent de faire émerger de nouveaux problèmes ou de revenir sur d'anciens (si la solution ne convient finalement pas, on peut en chercher une autre), d'encourager, d'impliquer au maximum enfants ou élèves, de ne pas attendre les "crises" pour communiquer, bref de **favoriser la coopération et le dialogue** : quoi de plus beau et de plus essentiel à enseigner aux citoyens de demain ?

Catherine Réalini
Yvelines

D'après les livres de Jane Nelsen (adaptés et traduits par Béatrice Sabaté) : La Discipline Positive, *éditions du Toucan, 2012 ; ou Poche Marabout, 2014. Et* La Discipline Positive *pour les adolescents, éd. du Toucan, 2014.*

Aujourd'hui j'ai encore aimé mon métier...

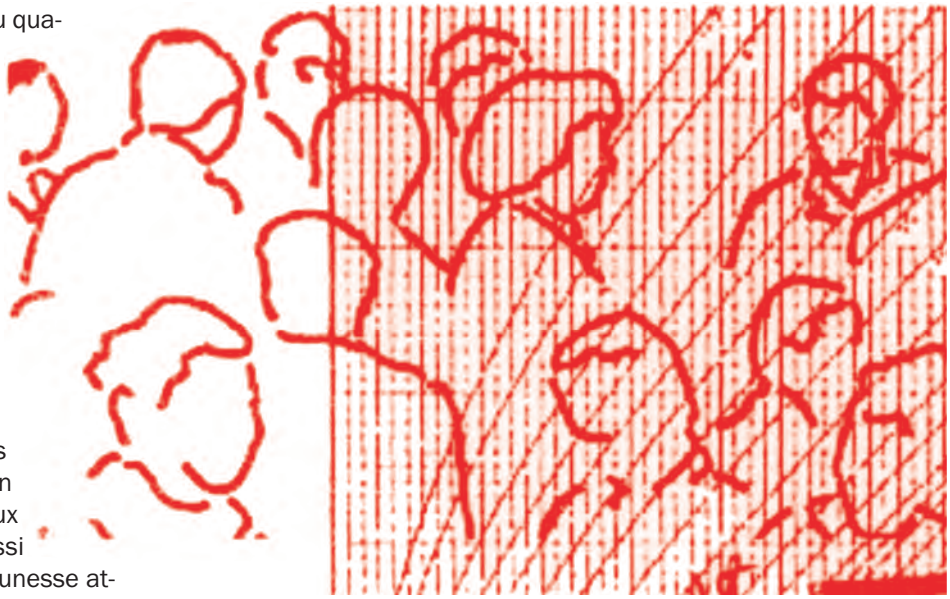
France Info dans la voiture : ça continue, encore une journée grise et tremblante...

J'arrive à la récréation de 10 h, les élèves, dans la cour du lycée, sont en train de prendre une photo hommage, vêtus du blanc de la paix et munis de pancartes charliesques. Je longe les fresques de libre expression noircies d'émouvants messages. Des courts, des simples, des *Je suis Charlie*, des billets bien écrits, des dessins joyeux... trois ou quatre rares, tristes et inévitables ratures : un nullos "quenelle" aussi, un bêta "Dieudonné" et un dérangeant "*la liberté d'expression quand ça vous arrange*"... Je me dis qu'il reste du boulot !

J'entre en classe, salue les élèves de terminale, leur lis la déclaration rédigée par les enseignants du lycée. Un grand silence. Des yeux rougis. Les miens aussi devant ceux de cette jeunesse attentive et émue. Je ne peux pas m'arrêter à la fin du message, je sens qu'il faut en dire plus. Je sens surtout que je vais flancher si je laisse un nano silence.

Alors je raconte ma tristesse, l'importance pour moi de parler de cela avec eux, ce qu'est la liberté d'expression, ce que c'est que l'histoire qui recommence toujours pareille, les fanatiques s'en prennent en premier aux plus fragiles, aux défenseurs de paix et de tolérance. Que je peux comprendre qu'on puisse être blessé dans sa foi par un dessin ou des mots mais que l'on doit quand même se battre pour ce droit salvateur et garant de la liberté. Et surtout qu'il ne faut pas offrir le plus beau cadeau que quelques êtres à la dérive recherchent : fracturer et diviser une société dont ils se sentent ou se sont d'eux-mêmes exclus. J'explique que Charlie est un journal toujours premier dans la lutte contre le racisme, qu'un numéro sur ce thème se prépare, que l'arrogance de ces journalistes n'a d'égal que leur humanité et leur douceur. Qu'il est bien cynique que deux policiers chargés de les défendre dans leur droit à se moquer des forces de l'ordre aient payé de leur vie cette grandeur de notre pays imparfait. Dans la classe des hochements de tête approbateurs. Des pleurs. Des regards entre eux, qui en racontent des histoires... Il y a là la plus belle expression de la banlieue d'aujourd'hui : des Français bien blancs, des élèves musulmans, français descendants d'algériens, turcs, marocains, des Antillais, des Français descendants du Mali ou du Burkina, des jeunes originaires du Portugal ou d'Italie. Quelques élèves juifs. Les élèves savent que pendant qu'on parle il y a deux prises d'otages, dont une à deux pas d'ici, porte de Vincennes. La A86 voisine nous arrose de sirènes de pompiers et de police.

Je laisse la parole.



W : *"Monsieur vous avez parlé d'extrémistes, je n'aime pas ce mot, ils n'ont rien à voir avec ma religion"*... ?... Je ne comprends pas tout de suite. Échange. Je pige enfin. *"Tu as raison W., on ne devrait pas dire islamistes, ces gens n'ont rien à voir avec l'Islam"*, il faudra inventer un autre mot.

J'explique l'étymologie de religion, religare, et du mot secte, secare. Un élève : *"Ma religion me dit d'aimer mon dieu, Allah, mais je sais que c'est le même que le*

dieu des chrétiens et des juifs". Moi : *"oui, tous là sans trop savoir pourquoi, différents des animaux parce qu'on sait que notre passage est éphémère, mais aussi différents parce qu'on a la chance de pouvoir chanter, danser, apprendre, et... dessiner... se relier, religare"*. *"Ne laissez pas la haine et la peur s'emparer de vos belles personnes"*. J'explique l'étymologie en "phobie" des mots comme xénophobie. Crainte et haine les deux complices. Les élèves acquiescent, ils connaissaient pour la plupart.

Un élève : *"Marine Le Pen veut rétablir la peine de mort"*. Un autre : *"qu'ils crèvent ces deux salauds"*. Moi : *"si on s'en prenait à mon enfant j'aurais la même haine, même envie de mort individuelle. La force de l'homme en société c'est de différencier l'émotion personnelle et la grandeur du collectif. L'abolition de la peine de mort c'est comme le droit d'expression, il n'y a pas de demi-mesure, c'est à prendre en entier ou pas du tout"*. Des sourires. Ou des moues.

Un élève demande : *"mais pourquoi toujours des islamistes"*. Je rappelle (comme je peux...) l'histoire, la décolonisation, les conflits au Moyen-Orient, dans le Golfe, en Irak, en Afghanistan. Je rappelle aussi les heures sanglantes de l'Inquisition, je rappelle que Yitzhak Rabin a été assassiné par un juif extrémiste (là aussi il faudrait trouver un autre mot).

Je provoque : *"c'est drôle qu'ils ne se soient pas plutôt attaqués au FN qui s'oppose à la construction de mosquées"*. Échanges. Une élève musulmane : *"Normal ils se rejoignent, ils ne sont pas là pour défendre le Coran mais juste leur gueule de tarés"*. Échange sur l'extrême droite. Je sens certains élèves mal à l'aise. J'explique que ma plus grande tristesse, c'est que dans cette société dont je suis chargé de participer au scellement de la fraternité et de l'intelligence collective, des gens se sentent exclus et désœuvrés à ce point pour se radicaliser dans le terrorisme. Que c'est dur pour moi, un sentiment d'échec professionnel. Que je connais des gens qui votent Front national, et qu'il s'agit souvent de gens qui se sentent abandonnés par tous les bien-pensants, qu'il faut veiller plus que jamais à ne pas exclure et dédaigner quiconque. Je cite mon René-Char-à-peu-près : ***"Il n'y a pas de fin, que des moyens à perpétuité"***. On en discute. Certains notent.

Un élève bouleversé s'exclame : *"mais pourquoi faut-il toujours s'en prendre à certains, à des communautés, au nom d'une idéologie ?!"*. Je cite (comme je peux encore) René Girard, *La violence et le sacré*, *Le bouc émissaire*. Des élèves notent le blase des bouquins, *"wesh ça a l'air frais"*. Rires.

On parle de la laïcité. Un élève athée *"c'est dommage tous ces rites différents selon les religions, ça fout la merde"*. Un autre *"ma foi c'est pas les rites"*. Une autre : *"moi je trouve ça normal d'entendre sonner les cloches d'église et d'en voir partout, c'est normal on est en France, y a une histoire ; c'est juste dommage que certains ne veulent pas qu'on nous construise quelques mosquées"*. Je ne dis rien.

On évoque le problème *"peut-on rire de tout"*, on évoque l'inévitable Dieudo, j'essaie de faire des distinguos en contextualisant, pas facile.

Je choisis de leur montrer quatre caricatures de Charlie que j'hésitais à sortir de mon sac. Là, je le sens, alors... Il y a là la célèbre "c'est dur d'être aimé par des cons", une autre avec "le FN a changé" et l'inscription "mort aux bougnoules" remplacée par "mort aux gens de couleur", une troisième "le dîner de cons", une Cène avec Jésus entouré d'intégristes catholiques (qui voulaient censurer Golgota Picnic), une dernière avec un rabbin radin à propos du conflit israélo-palestinien. Pas de hurlements ni de scandale, on les commente doucement, on prend le temps. J'explique à W : *"tu vois 'c'est dur d'être aimé par des cons' dit exactement la même chose que toi tout à l'heure à propos de ceux qui détournent ta religion"*.

Ça sonne. Je remercie les élèves de leur écoute respective, de leur intelligence, de leur participation. Ils sortent en silence. Il y a des yeux encore humides. Et des sourires. De nombreux : *"au revoir monsieur, merci beaucoup"*. Aujourd'hui j'ai encore aimé mon métier (même si Isaac Newton et Galilée attendront le prochain cours). Avec le privilège de recevoir une telle énergie de mes élèves de terminale. Et de me sentir étoffé de leur humanité.

J'avais besoin de l'écrire, et d'allumer cette loupiotte, dérisoire en cette violente journée.

Philippe Handtschoewercker
Professeur de physique chimie
lycée Pablo Picasso
Val-de-Marne
Vendredi 09 janvier 2015

Ce qui m'enthousiasme et m'émerveille

Voici un extrait de l'intervention " Du côté des jeunes, leur rapport au passé et à l'avenir" de Jean-Louis Vialaton, faite à la session "Faire mémoire" de septembre 2014. On peut trouver le texte complet sur le site CdEP.

"Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups" dit Jésus. Fréquenter les loups avec la pédagogie des agneaux. Pas en maso ! Je peux vous dire que ça désarme ! Marcellin Champagnat[1] répétait souvent : *"Je ne puis voir un enfant sans avoir envie de lui dire combien Dieu l'aime"*. Aimer, vous le savez bien, c'est pas que des discours ! Il faut que ça se voie ! Concrètement, je suis présent au local de l'aumônerie de 9h30 à 17h30, et parfois plus. Les jeunes le savent. Parfois certains me demandent de venir plus tôt. Être là, simplement pour eux. Dès qu'un jeune arrive, je laisse le travail en cours, pour être tout à lui. Je dis souvent : *"le mot présent est synonyme de cadeau, votre présence est un cadeau quotidien ! Votre présence est un cadeau pour les autres !"*. Dans un monde où tout va très vite, il est bon de freiner : c'est la technique du bon Samaritain, quand ses collègues ont mis plein gaz !

Toujours accueillir, s'intéresser à la vie de ceux ou celles qui franchissent le seuil. Trouver des points communs entre eux, entre eux et moi. Tout cela crée des liens : c'est ce que j'aime dans le mot religion, tisser des liens entre les hommes et avec Dieu. Tout ce qui nous divise, ne vient ni de la religion, ni de Dieu !

Vous imaginez bien que tout cela ne peut fonctionner sans une confiance absolue et réciproque. Je me fais souvent avoir, mais je redonne encore et toujours cette confiance. Vous savez mieux que moi que c'est la base de l'éducation.

Écouter, toujours écouter et quand il le faut, demander des nouvelles.

Du coup, étant dans leur école, ils sont naturels et m'apprennent beaucoup. Quand un gamin se sent écouté et respecté, il enregistre, et fait de même avec les autres.

Tout cela m'émerveille, ma prière est peuplée de leurs visages.

Aujourd'hui, il n'est plus possible d'être chrétien à moitié : beaucoup l'ont compris !

J'ai une chance énorme de partager le quotidien de tous ces jeunes. Nous passons souvent du temps dans la salle de prière. Souvent en silence. Pourtant ce n'est pas leur truc, mais il est toujours apprécié, même s'ils en ont très peur. Pendant le carême, on partage l'Évangile du week-end avant le pique-nique au moment où les estomacs gargouillent. Tout cela est possible grâce au "vivre avec", à un a priori favorable, une confiance à toute épreuve. Un ado a le droit d'évoluer, de grandir même dans une direction qu'on ne souhaite pas. Beaucoup se sentent tellement abandonnés, jugés, ou se jugent eux-mêmes. Il nous faut rester sur les failles. Elles ne sont pas encore des cassures. C'est dur, mais il le faut. Il m'arrive, quand il s'agit d'aider un élève, de mettre 2-3 de ses amis dans le coup, pour l'aider et pour prier pour lui ou elle. Ils sont flattés de cette confiance, et sont 100 fois plus efficaces que moi, pour le tirer d'affaire.

Les liens avec la paroisse

À Saint Chamond, les trois aumôneries que j'animais étaient toutes, sous, sur ou à côté d'une église. Arrivé à Saint Étienne, je me sentais assez seul. Pour moi, la création des paroisses nouvelles a été une grande avancée. Tous ceux qui ont une lettre de mission font partie de l'équipe pastorale où tout se décide. Du coup, l'aumônerie ne navigue pas en parallèle. Aux Dimanches Pour Tous (DPT) mensuels nous avons parfois 40 lycéens. De 9h à 12h, alors que leurs parents sont encore sous la couette. Nous bénéficions du soutien de toute la paroisse : dans la prière liturgique, dans les actions financières ou les aménagements divers du local, mais aussi dans l'évangélisation de tout ce petit peuple. Les invitations sont relayées par beaucoup

de monde. Ceux qui viennent à l'église repartent avec le prénom d'un jeune à soutenir dans la prière jusqu'à la confirmation, le baptême ou la communion. Nous en rendons grâce à Dieu. Nous lançons des invitations à tour de bras, par internet, SMS ou le bouche à oreille. C'est usant. Nous n'avons jamais rencontré d'hostilité, bien au contraire, certains sont heureux qu'on pense à eux. Nous essayons de penser aux anniversaires. Dieu nous aime : il faut qu'on puisse le sentir. Saint Bernard disait : *"Ce que tu fais crie plus fort que ce que tu dis !"* La confirmation est intégrée à un DPT, et tout le monde participe à la réflexion, avant la célébration. Les fruits sont excellents. Des liens intergénérationnels se créent, des jeunes prennent leur place dans la liturgie dominicale (musique, lectures, sacristie...). L'aumônerie est donc prise dans un réseau incroyable ! Le Groupement de parents organise mille et une opérations pour soutenir le fonctionnement. Ce qui me laisse libre pour être toujours au plus près des jeunes.

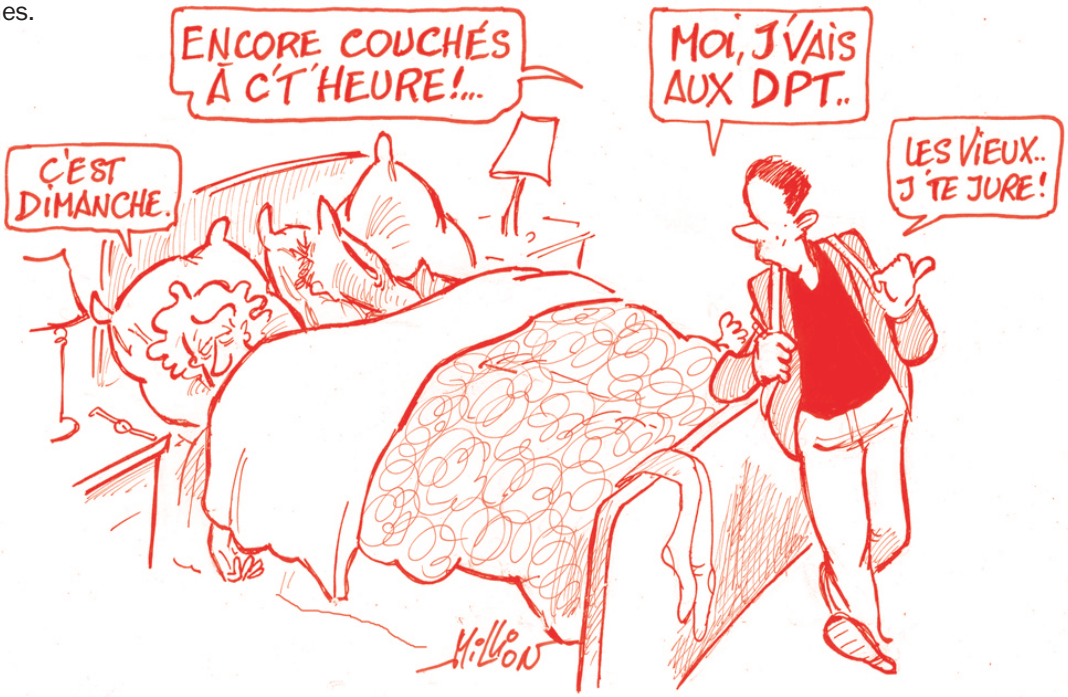
Je crois très fort que les communautés ne doivent pas attendre d'être parfaites pour marcher ensemble. La paroisse telle qu'elle est, les jeunes acceptés tels qu'ils sont. Sinon, on n'avancera jamais !

Les relations avec l'établissement

J'ai connu cinq proviseurs et quatre principaux. Les liens ont toujours été excellents. L'aumônerie, c'est l'aumônerie de l'établissement... pas seulement de ceux qui traversent la rue pour s'y réunir ! C'est pour moi très important ! Dès qu'un jeune a un problème, j'en réfère aux responsables. On cherche ensemble une solution : je suis témoin de l'énorme disponibilité de tout ce monde, vis-à-vis des jeunes. Depuis 20 ans, au lycée, je fais partie du CESC (Comité d'Éducation Santé, Citoyenneté) invité par le proviseur.

Les jeunes font peur...

Quand la pastorale diocésaine de la santé réunit ses animateurs, il y a plus de 300 personnes... Pour la pastorale scolaire, nous sommes 70 ! L'évêque est le premier à le déplorer. À la paroisse, pour le primaire, 50 adultes. Aumônerie : 2-3 ! Les jeunes font trembler ! Le pape François ne cesse de marteler que l'Église doit se tenir aux frontières, et doit aller au-devant des gens ! Les jeunes naviguent dans des cultures très différentes. C'est une richesse ! Dans notre société, nous vivons avec des personnes qui se disent athées, ou d'une autre religion, ou d'une autre manière de suivre Jésus-Christ. Parfois dans nos familles. L'aumônerie est un des lieux où tout cela peut s'exprimer, dans un immense respect et surtout dans la fraternité. Un lieu d'entraînement, qui engage l'avenir. Je dis souvent : *"Méfiez-vous*



comme de la peste des gens qui veulent vous monter les uns contre les autres". En début d'année, un groupe de 1ères arrive avec Robin. On échange. L'humoriste de la bande le présente comme "athée", en se moquant gentiment de lui. J'interviens en disant *"il a bien le droit".* Robin nous explique : *"personne ne m'a jamais parlé de Dieu" !* Silence ! Et chacun a exprimé qui est Dieu pour lui.

Marcellin Champagnat[1] s'est décidé à fonder les frères après la rencontre de Jean-Baptiste Montagne 17 ans et mourant. Ce jeune lui avait dit : *"Dieu c'est qui ?"*... À l'aumônerie, les chrétiens sont majoritaires, mais ils ne sont pas tous catholiques. Évangélistes, Arméniens et Orthodoxes font bon ménage. Un vendredi, un jeune Turc et un Arménien mangeaient côte à côte. Dans la conversation, bien entendu, le génocide de 1915 a été évoqué. Calmement, et ça n'a pas modifié l'ambiance amicale du groupe de 1ères (STMG Sciences et Technologies du Management et de la Gestion et ST2S Sciences et Technologies de la Santé et du Social). Certains musulmans viennent par amitié, et sont accueillis tels qu'ils sont.

Les jeunes musulmans que je fréquente depuis des années méritent aussi qu'on les aide à approfondir leur culture et leur foi. Mais ce n'est pas à moi de le faire. Je crois beaucoup au "vivre avec" qui est un des piliers de la spiritualité mariste, et je sais que ça fait des miracles. Nous sommes en présence d'une faille. Beaucoup voudraient qu'elle devienne une vallée infranchissable. Jean-Paul II proposait que les aumôneries soient largement œcuméniques. Au lycée Honoré d'Urfé, elle s'élargit à l'interreligieux et à ceux qui se disent athées (Benoît XVI parlait du parvis des gentils).

Les jeunes eux-mêmes

Au niveau collège, un noyau dur fait le maximum pour inviter les copains, à temps et à contretemps comme dit St Paul. Pour eux c'est très dur : en 6e, la moitié et parfois plus ont des prénoms musulmans... mais des Kévin ou des Mickaël le sont souvent aussi, musulmans... Dur parce qu'ils sont très souvent agressés verbalement *"ta religion, c'est pas la bonne"...* Les petits sont les plus agressifs ! Même avec moi ! Quand on arrive à créer un dialogue, ils changent de ton. Je suis convaincu que ces gamins sont téléguidés... Par qui ? Certaines mosquées vont dans ce sens-là. Mais surtout les sites internet. Allez voir, par curiosité, toutes les âneries racontées sur les chrétiens, sur Jésus... Que ça plaise ou non (en France, c'est un sujet tabou !...) les jeunes sont modelés par ce quotidien, qui ne baigne pas spécialement dans l'Évangile !

En 4e-3e, les relations sont bien meilleures. Beaucoup plus de 3e fréquentent l'aumônerie. Cette année six jeunes seront confirmés fin septembre.

En Lycée, c'est carrément l'invasion. Les jeunes eux-mêmes invitent à tour de bras, sans problème. C'est une vraie richesse. Le recrutement dépasse largement le quartier, à cause des options et de l'internat : c'est très intéressant. Certains lycéens passent trois ou quatre fois par semaine. L'an dernier, 160 lycéens fréquentaient l'aumônerie. Nous proposons à tous de créer ou de participer à une fraternité, entre trois et huit membres. Les collégiens seront sans doute plus nombreux cette année grâce à l'arrivée d'une quinzaine de 6e, fruits des DPT !

Une vingtaine de BTS (ils sont 400) fréquentent aussi l'aumônerie. Dans cette ambiance catholique, c'est à dire "universelle", l'évangélisation se fait au raz des pâquerettes, par l'accueil, le partage autour d'un café, la lecture de Saint Luc, les témoignages des uns et des autres... Les demandes de sacrements fleurissent sur ce terreau. Après 17 h, plus rien n'est possible sinon pour des temps forts exceptionnels. Tout se joue entre 9 h et 17 h 30 ! Cela exige une grande disponibilité, qui effraie les éventuels successeurs.

La prière est aussi très présente : l'oratoire est au cœur de la maison, et tout le monde passe devant. Le Seigneur y est présent. Porte ouverte : personne ne peut le rater ! Une fois par mois, un samedi matin, le "déjeune-qui-prie" rassemble ceux qui le désirent pour venir louer le Seigneur et intercéder pour les copains. Les anciens continuent de venir. Les candidats aux sacrements y sont fortement invités.

Priez pour eux, et là où vous êtes, soutenez les aumôneries : c'est la graine de moutarde qui peut devenir un grand arbre, où les oiseaux du ciel pourront être à l'aise ! Même les drôles d'oiseaux ! Et encore une fois, vivre avec les jeunes, ce n'est jamais une question d'âge !

Frère Jean-Louis Vialaton
Frère mariste
Aumônier du Collège-Lycée
Honoré d'Urfé à Saint Etienne

1/ Marcellin Champagnat (1789-1840), est le fondateur de la Société des Petits Frères de Marie, dits Frères Maristes pour promouvoir l'enseignement primaire dans les campagnes.

Cet article n'est qu'un extrait de la réflexion/méditation proposée par Olivier Joncour aux enseignants en activité au cours de leur session d'août 2014.
Le commentaire de texte biblique des pages 40 et 41 provient également de son intervention

Regard du Christ

Ce dont souffrent les plus les pauvres, ce n'est pas seulement de la faim, de la pauvreté, de ne pas pouvoir réaliser leurs rêves, c'est de la misère, voire de l'absence de relations : un manque d'intérêt, absence de regard, de sourire. Regarder l'autre, c'est lui dire : *"je t'ai vu, tu n'es pas transparent, tu existes"*. Par notre regard, nous pouvons faire exister quelqu'un.

Dans notre civilisation et notre culture tant marquées par l'image, les images (réelles, virtuelles, truquées, corrigées), la vue a pris le dessus sur les autres sens. Un grand nombre de personnes ont fait leur ce que l'apôtre St Thomas a répondu à ceux qui lui annonçaient que Jésus était ressuscité : *"Si je ne vois pas... je ne croirai pas"*. (Jn 20,25 b). À l'ère des conseillers en communication aussi bien en politique que chez les grands dirigeants économiques, notre société cherche à contrôler son image. Quelle image voulons-nous donner ? Quelle image donnons-nous ?

Adopter le regard du Christ, regarder comme Jésus

Quel est ce regard particulier de Jésus ? Ne pas nous tromper (À la synagogue de Nazareth : *"N'est-ce pas là le fils de Joseph ?"* (Lc 4, 22 c), *"N'est-il pas le fils du charpentier ?"* (Mt 13, 55) ; on veut le faire roi après la multiplication des pains (Jn 6, 15a)...) sinon nous regarderons mal ou ne regarderons que le mal à réformer ou changer chez les autres, et notre conversion sera erronée.

Le regard du Christ dans les Évangiles

Dans les Évangiles, il est question à bien des reprises du regard de Jésus, soit sur des personnes précises, soit sur la foule. Le verbe "voir" revient plus que "regarder". On les trouve dans Mt : 13 fois, Mc : 22, Lc : 19, Jn : 12.

Selon la déclaration de Jésus - *"le Père et moi, nous sommes un"* (Jn 17,21) - le regard de Jésus nous fait entrer dans celui du Père.

Des exemples dans Gn 1 : "Dieu vit que la lumière était bonne", "Dieu vit ce qu'il avait fait. C'était bon.". Après la création de l'homme et de la femme créés à l'image de Dieu et à la fin du 6e jour : *"Dieu vit tout ce qu'il avait fait. C'était très bon"*. On y reconnaît et y discerne un regard paternel de bonté et reconnaissant du travail bien fait pour tout ce qui a été créé par la Parole de Vie. Il faut savoir s'auto-complimenter sur ce qu'on a bien fait.

Jésus nous fait découvrir le regard de son Père dans la parabole du père et des deux fils (Lc 15, 11-32) : comme les deux fils ne perçoivent pas le regard paternel sur eux, ils le rejettent et se trompent eux-mêmes : l'aîné voit son père comme un maître ou un chef, et son frère revenu comme un gêneur avec qui il va falloir partager ; le cadet 'tue' son père en récupérant son héritage financier, et ce n'est que loin de lui que sa présence, son amour, son regard vont lui manquer. Il s'est maltraité, puis il a été maltraité : pas reconnu par le regard des prostituées qui s'apitoient sur son manque d'amour, pas reconnu par le regard du païen qui l'emploie à garder ses porcs, pas reconnu par le regard des porcs qu'il garde. Ce n'est qu'en rentrant qu'il va trouver le vrai père : pas celui dont il s'était fait une fausse image, mais celui qui l'engendre à la vie, lui rend la vie, l'accueille pour une nouvelle vie. C'est le regard du père qui scrute l'horizon dans l'attente du retour du cadet. Il invite l'aîné à retrouver son frère et à le considérer comme tel, à lui laisser une place dans sa vie, à retisser une relation avec lui.

C'est un problème de juste distance, et de mise au point comme en photo : si on est trop près, ou trop loin, on risque que ce soit flou.

Regard de Jésus, après le triple reniement de Pierre :

Pierre avait affirmé, avec force, qu'il n'abandonnerait jamais son maître. Mais lorsqu'une servante le soupçonne d'être disciple de Jésus, il jure trois fois de suite qu'il ne le connaît pas. Juste après le 3e reniement, le texte nous dit : ***Le Seigneur se retourna et regarda Pierre*** (Lc 22, 61). Ce regard que Jésus pose sur Pierre ressemble à celui qu'il avait posé sur le jeune homme riche : *"Alors Jésus fixa sur lui son regard et l'aima"*. (Mc 10, 21). Dans le récit de la Passion, selon saint Luc, Pierre renie Jésus à trois reprises. *"Le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre"*, alors, *"Pierre sortit et pleura amèrement"*. Jésus a pris l'un et l'autre en "flagrant délit de regard". Coup de projecteur sur la figure de Pierre. Comment pouvons-nous affirmer qu'il n'y avait ni reproches ni jugement dans ce regard, mais seulement de l'amour ? Si Jésus, cloué sur la croix, a prié son Père de pardonner à ceux qui l'avaient condamné et crucifié (Lc 23, 34), il est certain qu'il a regardé Pierre avec compassion, même après son reniement. Ce qui le confirme, c'est qu'après sa résurrection, Jésus considère toujours Pierre comme son disciple (Jn 21).

Jésus regarde Pierre en "flagrant délit de reniement". Pierre est bouleversé, il pleure amèrement. Pleurer ainsi révèle une certaine forme de noblesse : on reconnaît ce que l'on est vraiment. Le Pape François a fait une homélie sur les larmes : il y a des larmes de douleur, de regret, de joie, de noblesse... La douleur d'amour de Pierre, c'est de prendre conscience qu'il n'est pas à la hauteur de l'amour qu'il prétend avoir pour Jésus. Souvent Jésus nous prend en flagrant délit de faiblesse. Il voit notre part d'ombre, et c'est à partir de là qu'il va construire.

Autres exemples du regard de Jésus :

- **Un regard d'amour** : Marc 10, 17-22, la rencontre avec le jeune homme riche.

- **Un regard plein de grâce** : Luc 7, 36-50 met en opposition le regard de Jésus et celui de Simon le pharisien face à la femme pécheresse.

- **Un regard en tête à tête** : Jean 8, 1-11 nous relate la rencontre de Jésus avec la femme adultère. (cf. Lignes de crête n° 17 p.45, session de Vannes 2012)

- **Un regard qui permet de faire la vérité sur sa vie** : Luc 19, 1-11 Zachée, le chef des collecteurs d'impôt de Jéricho (cf. l'article de Jean-Louis Gourdain p. 24)

En conclusion de cette partie sur le regard de Jésus dans les Évangiles, nous pouvons retenir qu'il est bienveillant, encourageant, optimiste, qu'il exprime la tendresse du Père, qu'il nous permet de voir depuis le Ciel. Jésus voit au-delà de ce que les hommes voient (*"Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait"* Mt 25, 40).

Et je n'ai pas parlé de tous ces aveugles à qui Jésus a rendu la vue (Mc 8, 22-26, Mc 10, 46-52, Jn 9).

Jésus voit les personnes dans l'espérance : il voit toujours dans celui qu'il rencontre un extraordinaire possible. Il lui arrive même d'y discerner quelque merveille secrète dont la contemplation le plonge dans l'action de grâce.

Il ne dit pas : "*Ce Judas ne sera jamais qu'un traître*". Il l'embrasse et lui dit ***"Mon ami"*** (Mt 26, 47-50). Il ne dit pas : "*Ce fanfaron n'est qu'un renégat*". Il dit : ***"Pierre m'aimes-tu ?"*** (Jn 21, 15-19). Il ne dit pas : *"Ces grands prêtres ne sont que des juges iniques, ce roi n'est qu'un pantin, ce procurateur romain n'est qu'un pleutre, cette foule qui me conspue n'est qu'une plèbe, ces soldats qui me conspuent ne sont que des tortionnaires"*. Il dit : ***"Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font"*** (Lc 23, 34).

Jésus n'a jamais dit : *"Il n'y a rien de bon dans celui-ci, dans celui-là, dans ce milieu-ci, dans ce milieu-là."* De nos jours, il n'aurait jamais dit : *"Ce n'est qu'un intégriste, qu'un moderniste, qu'un gauchiste, qu'un fasciste, qu'un mécréant, qu'un bigot"*. Pour lui, les autres, quels qu'ils soient, quels que soient leurs actes, leur statut, leur réputation, sont toujours des êtres aimés de Dieu.

Jamais homme n'a respecté les autres comme cet homme. Il est unique. Il est le Fils unique de celui qui fait briller son soleil sur les bons et sur les méchants.

Le regard de Jésus sur moi

Nous n'avons peut-être jamais fait l'expérience de ce regard sur nous. Peut-être ne l'avons-nous jamais senti. Pourtant, rien ne nous interdit de penser que Jésus nous regarde aussi. À cette idée, comment nous sentons-nous ? Nous sentons-nous mal à l'aise de savoir que Jésus peut lire dans notre cœur et tout connaître de nous, façon regard inquisiteur ou voyeur ? ***"L'œil était dans la tombe et regardait Caïn"*** (V. Hugo *La conscience*, in *La légende des siècles*).

Si cela nous rend mal à l'aise, cela veut dire que nous avons encore peur de Dieu. Lorsque nous essayons de dissimuler à Dieu des actes, des attitudes ou des pensées dont nous avons honte, cela veut dire que nous avons peur que Dieu nous juge et nous punisse. En agissant ainsi, nous restons enfermés dans notre culpabilité ! Cela peut vouloir dire aussi que nous aimerions pouvoir vivre en lui cachant des choses ou des situations contraires à l'esprit de l'Évangile. Cela montre que nous aimerions pouvoir vivre en désobéissant à Dieu, tout en essayant de passer pour de bons chrétiens ! Dans les deux cas, ce n'est pas le Saint-Esprit qui nous guide ! Dans les deux cas, nous sommes prisonniers du péché !

Il faut considérer, au contraire, que c'est une grâce que Jésus puisse lire en nous. En effet, puisqu'il connaît tout de nous, nous ne commettons plus l'erreur d'essayer de dissimuler nos fautes, de les minimiser et ainsi de nous enfermer dans la culpabilité ou le péché. Le fait qu'il connaisse tout de nous, et que son regard ne nous juge pas, nous permet de venir librement vers lui pour lui demander et recevoir son pardon. Plus nous désirons que le regard du Seigneur pénètre en nous, plus nous sommes libérés des pièges du péché, et plus nous découvrons que c'est un regard d'amour que Dieu pose sur nous.

Cependant, je pense qu'à un moment ou à un autre, même si nous l'avons oublié, chacun de nous dans sa vie, a senti ce regard et pas seulement une fois. Peut-être à travers la personne d'un prêtre (qui nous a pardonné nos péchés), d'amis. Tous, nous nous trouverons face à ce regard merveilleux, cet ultime regard de Jésus sur notre vie qui sera pour toujours comme le dit Job : ***"Je sais, moi, que mon libérateur est vivant, et qu'à la fin il se dressera sur la poussière des morts ; avec mon corps, je me tiendrai debout, et de mes yeux de chair, je verrai Dieu. Moi-même, je le verrai, et quand mes yeux le regarderont, il ne se détournera pas"*** (Jb 19, 26-27a).

Comprendre le regard que Dieu pose sur nous (comment Dieu nous regarde) peut nous aider à saisir combien le connaître est un plus dans notre vie. Cela change complètement notre vie. Dieu veut que nous acceptions son regard d'amour envers nous. Il ne nous laisse pas seuls. Il nous donne la puissance pour aller vers ces changements.

Alors, accueillons son regard

Comme la femme adultère, accueillons ce regard de Jésus qui s'abaisse pour nous dire : moi non plus je ne te condamne pas ! (Jn 8, 11). Comme le lépreux, la Samaritaine, Mathieu lorsque Jésus l'appelle, Pierre après avoir renié Jésus, le bon larron, Marie à la Croix...

Fermons les yeux et accueillons en nous-même ce regard du Christ qui guérit, relève, console, délivre, restaure... Le regard de Dieu sur moi-même est un regard de bonté, de tendresse et de miséricorde. Jésus ne voit que le beau et le bon en chacun de nous et cela nous guérit. Laissons-nous réconcilier avec Dieu, laissons-Le nous regarder, laissons-Le vivre en nous et laissons-Le nous sauver !

Puisque, lorsque Jésus regarde quelqu'un, c'est toujours un regard d'amour qu'il pose sur lui, il est très important que nous comprenions cela pour nous-mêmes : le regard que Jésus pose sur chacun d'entre nous est un regard d'amour.

C'est aussi celui qu'il pose sur nous quelle que soit notre condition. Avant que nous ayons choisi de le suivre, Jésus nous regardait déjà avec plein d'affection. Ce regard peut faire, dans nos vies, toute la différence car il ne juge pas, ne critique pas, ne condamne pas. Il est gratuit. Il accompagne, invite à réfléchir et à avoir un autre but dans la vie.

Réfléchissez à ce regard

Il nous faut accueillir Jésus, mais pas comme Simon le Pharisien, pour avoir une juste connaissance de nous-mêmes. Lui seul est capable de débusquer notre orgueil, notre propre justice et notre suffisance derrière notre masque et nos apparences. Dieu veut nous rencontrer dans un regard de cœur à cœur, et c'est ainsi qu'il nous invite à rencontrer autrui, l'autre qui peut être si différent de moi.

Le regard de Dieu sur moi, est un plus dans ma vie. Comme pour Zachée, en accueillant le regard de Jésus dans ma vie, cela me permet d'avoir une juste connaissance de moi.

Savoir que Dieu me regarde avec ce regard plein de grâce me permet de venir à ses pieds, tel(le) que je suis, comme la femme pécheresse avec son vase de parfum précieux. Je peux surtout ne plus m'inquiéter de ce que vont penser ou dire ceux qui m'entourent.

Jésus nous enseigne et après nous invite à choisir.

Connaître Jésus me permet d'être délivré(e) des fardeaux (tels que la culpabilité, mes mauvais choix, mes colères...) les plus lourds, il me rejoint là où je suis et m'invite à ce changement. Ce n'est pas non plus le regard d'un Dieu Horloger qui regarderait du ciel le spectacle se dérouler sur terre. Au contraire, Jésus seul veut me restaurer, d'ailleurs, lui seul peut le faire si j'accepte de me laisser guider.

Dieu ne menace pas à travers sa parole, mais nous donne un signal d'alarme pour nous détourner du péché et de ses conséquences humaines et spirituelles. Lorsque le signal sonore de votre détecteur de fumée retentit, ce n'est pas le signal sonore qui vous menace, c'est la fumée qui risque de vous asphyxier. C'est la même chose pour la parole : quand il y a danger de prendre le mauvais chemin, la parole nous le signale. À chacun de nous d'en tenir compte !

Cette parole pénétrante est aussi donnée aux hommes pour les guérir. Les guérir du découragement, de l'incrédulité, d'une foi vacillante, des peurs multiples, de l'angoisse de la mort, du manque d'estime de soi, de l'orgueil, du mensonge, de l'hypocrisie, de la fascination du pouvoir ou de l'argent, de souvenirs traumatisants, des séquelles du rejet, des séquelles d'une enfance volée, de la rancune, du non-pardon... Beaucoup d'autres situations sont autant de boulets que nous traînons dans nos vies, qui nous paralysent et nous rendent plus ou moins prisonniers. Dieu connaît ces situations et veut que nous en soyons guéris, libérés, délivrés pour faire de chacun de nous des serviteurs et des servantes du Christ, libres (Lc 4,17-18 et 21). Aujourd'hui encore, le regard de Jésus peut bouleverser la vie d'un homme, d'une femme, quel que soit son âge, et quel que soit son parcours avant cette rencontre décisive. N'ayons pas peur du regard de Jésus sur nous ! C'est un regard libérateur, un regard d'amour.

Jésus nous dit :

Tu es mon fils, tu es ma fille bien aimé(e) en qui j'ai mis tout mon amour. Si tu savais comme tu es beau (belle), comme je t'aime. Je veux plonger mes yeux dans tes yeux, afin que tu regardes le monde, tes frères, comme moi je les regarde. Je porte dans mon regard toute la tendresse du Père, la compassion de l'Esprit-Saint. Moi, la Parole, je suis venu plonger mes yeux dans ceux de l'homme sur cette terre afin que l'homme regarde vers son Dieu et goûte cette infinie bonté qui relève et qui guérit son cœur. Laisse-toi regarder, car je veux partager et vivre avec toi. À chaque fois que nous nous regardons, toi et moi, c'est mon divin amour qui te pénètre, et toi, à ton tour, tu peux enflammer de mon amour les cœurs délaissés !

Convertir son regard

Quel est mon regard sur les autres, la société, ma famille, mon histoire, mes contemporains, mes élèves, leurs parents, mes collègues ? Optimiste, pessimiste, juste, plein d'espérance, méfiant ? ... Attention à l'erreur de jugement et à la paille dont nous faisons une poutre dans la vie de l'autre, et à la poutre dans notre propre regard (cf Mt 7, 1-5). En effet, l'œil est le miroir de notre âme (cf Mt 6, 22-23).

Lorsque nous regardons quelqu'un, nous pouvons faire passer une grande variété de messages sans prononcer un seul mot : amour, joie, surprise, incrédulité, indifférence, peur, moquerie, colère, mépris, haine... Nos regards sont comme nos mots : ils sont capables de construire ou de détruire un être, de le rassurer ou l'inquiéter, l'encourager ou le décourager.

Demander la grâce que mon regard devienne celui de Jésus

Le regard que nous portons ou qui est porté sur nous est qualifié de mille et une manières comme en témoignent les adjectifs noir, malicieux, expressif, hautain... ou les expressions telles qu'un appel du regard, fusiller du regard, *"je ne nomme personne, suivez mon regard"*.

Ce qui a fait écrire à Georges Bernanos : *"Ce que la voix peut cacher, le regard le livre"*.

Dans sa lettre de Carême 2012, le pape Benoît XVI se demandait ce qui empêche le regard d'être humain et affectueux envers le frère. Il répond : ***"Ce sont souvent la richesse matérielle et la satiété mais c'est aussi le fait de faire passer avant tout nos intérêts et nos préoccupations personnels. Jamais, nous ne devons-nous montrer incapables de 'faire preuve de miséricorde' à l'égard de celui qui souffre ; jamais notre cœur ne doit être pris par nos propres intérêts et par nos problèmes au point d'être sourds au cri du pauvre".***

L'enjeu, c'est la conversion de mon propre regard sans attendre celui des autres. Autrement dit, parce que j'aurai changé de regard, le regard des autres pourra aussi changer. Demandons donc à Jésus de regarder les autres avec ses yeux. Il s'agit également de voir les autres réels et pas ce que je m'imagine sur eux, notamment en ne retenant que ce qui m'insupporte ou ce qui m'exaspère.

Comme Don Bosco, grand pédagogue du XIXe siècle, auprès des enfants des quartiers pauvres, qui nous invite à regarder ce qu'il y a de bon chez la personne et la faire grandir même si ce n'est que 5%, plutôt que critiquer ou condamner ou reprocher ou insister sur les faiblesses. Il s'agit de chercher à voir le trésor, parfois bien caché sous la carapace ou derrière la muraille, que Dieu a mis en cet élève et que je n'arrive pas encore à voir.

Chez les Orthodoxes, ce sont les icônes qui nous regardent : le Ciel regarde la terre pour que la terre convertisse son regard sur la terre et le Ciel. En regardant une icône ou un(e) saint(e), je regarde une personne qui a été transformée par le Seigneur.

Comme pour les habitants de Nazareth vis-à-vis de Jésus, nous courons le risque du regard habitué, notamment avec les frères ou sœurs d'élèves dont nous avons pu avoir l'aîné en classe. Nous risquons de les 'clôner', de considérer que le(s) suivant(s) est/sont comme le(s) premier(s) : il est comme son frère / sa sœur.

Comme au cinéma, il s'agit d'élargir notre regard sur une personne : du gros plan au plan large : de 'je le connais par ma matière' à 'toute sa vie (famille, amis, loisirs, autres matières, ...)' ;

et aussi de concentrer notre regard : du plan général au gros plan, en passant du regard circulaire sur tous les élèves de la classe (la foule pour Jésus) à chacun en particulier (Zachée dans la foule, la femme aux pertes de sang qui est guérie après avoir touché le vêtement de Jésus).

Notre regard sur les autres peut conditionner ce qu'ils vont devenir. *"On le sait aujourd'hui : quand on enferme quelqu'un dès son plus jeune âge dans un jugement sur sa nature profonde – qu'on prétend connaître de source divine -, il le croit sur parole. C'est jouer avec le feu : il lui sera difficile de grandir hors des œillères que les autres lui ont mises. L'enfant se construit en relation étroite avec ses proches – leur regard sur lui, l'image qu'ils lui renvoient de lui-même. [...] Comment s'étonner que, devenu adolescent puis adulte, il agisse en conformité avec ce qu'on lui a toujours dit qu'il était ?"* (Lytta Basset *Oser la bienveillance* Albin Michel, p. 33 - cf. l'article de Jean-Louis Gourdain p. 24).

Donnons-Lui notre regard

Quittons notre regard. Nous sommes trop sévères (ou laxistes) avec nous-même et avec les autres. Reconnaissons que nous manquons de sagesse et que souvent nous siégeons en juge... Le soupçon et l'accusation habitent en chacun de nous tel Adam qui répond au Père : *C'est la femme que tu m'as donnée qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'ai mangé !* (Gn 3, 12). Notre regard accuse et déforme et nous percevons Dieu, le monde et nous-mêmes comme à travers une vitre sale. Nos yeux portent un filtre invisible, avec ses codes, ses lois, ses a priori... Alors fermons les yeux pour les donner

à Jésus, c'est là notre véritable conversion. Cessons de croire que nous allons nous en sortir tout seuls et livrons-nous à Lui, afin que nous puissions dire avec St Paul : *"ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi"* (Ga 2, 20) et même, ce n'est plus moi qui regarde (vois), mais c'est le Christ qui regarde par moi.

Éducation du regard

Si nous n'avons pas fait ce travail de transformation de notre propre regard, Jésus nous traitera d'aveugle qui veut guider d'autres aveugles ! Quel regard les autres portent-ils sur moi ? La question nous préoccupe plus que nous n'osons souvent nous l'avouer. Quel est le regard de mes élèves sur moi ? De mes collègues, surtout quand ils savent que je suis catho ? D'amis cathos qui savent que j'enseigne dans l'enseignement public ?

À certains moments, il s'agit aussi d'aider les parents à changer leur regard sur leur(s) enfant(s), à leur dire ce que vous voyez grandir chez eux, ce qu'il y a de positif, surtout pour ceux qui peuvent avoir des difficultés. Le système scolaire français a aussi du mal à valoriser certains talents artistiques ou sportifs face aux gros coefficients de matières plus 'nobles'.

Vous aiderez aussi vos élèves à porter un autre regard sur eux-mêmes, sans tomber dans l'excès du nombrilisme ou du narcissisme, à porter sur vous un autre regard : vous n'êtes pas que des enseignants, vous êtes aussi parents, vous avez des amis...

En exprimant à voix haute votre émerveillement, votre admiration, une parole de bénédiction ou un encouragement, vous les aiderez aussi à voir qu'il y a du beau et du bon autour d'eux et en eux.

Pour conclure, par son regard qui aime, qui fait confiance et qui espère, Jésus fait exister et rend leur dignité à ceux qui l'ont perdue à cause de la maladie, du péché...

Si le regard de certains peut salir ou détruire, par le regard des autres, nous savons que nous existons, et qu'il peut faire grandir.

Par notre regard, nous pouvons faire exister les autres. Les regarder à leur auteur d'hommes : pas de haut (de haut en bas, en position de dominateur, de supérieur), mais à la même hauteur de visage, quitte à s'agenouiller, quitte à s'asseoir par terre, en face de, à côté de, comme ceux qui font des maraudes auprès des personnes qui vivent et dorment dans la rue.

P. Olivier Joncour
curé de St Pierre St Paul
de Colombes
Hauts-de-Seine
Accompagne
une équipe du CdEP

Oser la bienveillance

Le dernier livre de la théologienne protestante Lytta Basset, *Oser la bienveillance* se présente comme une vaste entreprise de déculpabilisation, ce qui n'est pas un faible mérite par les temps qui courent, même s'il est permis de ne pas adhérer totalement à toutes ses thèses.

La première partie du livre se propose de **prendre la mesure du regard malveillant porté sur la nature humaine en Occident depuis l'adoption, au début du Ve siècle, du dogme du "péché originel"**, sous l'influence de saint Augustin. Lytta Basset déplore à juste titre les ravages de cette "pastorale de la peur", amplement décrite par Jean Delumeau[1], qui a sévi aussi bien chez les catholiques que chez les protestants. On a présenté ainsi un Dieu vengeur impitoyable, un Dieu méchant, aux antipodes du Libérateur biblique ; on a fait subir aux enfants une violence éducative intolérable : ne fallait-il pas en effet les "redresser", les "corriger", puisqu'ils étaient nés mauvais ? On a brossé de la nature humaine un tableau d'un pessimisme extrême, totalement décourageant.

Si le dogme du péché originel peut sembler à beaucoup aujourd'hui une "vieille histoire", ses séquelles n'en demeurent pas moins présentes dans les mentalités : image souvent négative de l'être humain donnée par les sciences humaines, méfiance généralisée, mésestime de soi et déresponsabilisation. Pour Lytta Basset, il faut en finir une fois pour toutes avec ce dogme catastrophique, au demeurant ignoré des Orientaux. Et c'est sur ce point qu'il est permis de ne pas adhérer totalement à son discours. Ce qui est en cause, est-ce la doctrine elle-même ou la présentation désastreuse et nocive qui en a été faite ? Il faut rappeler que la théorie augustinienne a été développée à l'occasion d'une violente polémique avec Pélage et que ses excès n'ont jamais été repris par l'Église. Il est certes bon de rappeler, comme le fait Lytta Basset, que le seul péché dans la Bible est dans la rupture des relations avec l'autre et avec le Tout Autre. Peut-être aussi faut-il renoncer à l'expression même de "péché originel", en tout cas renoncer à la conception d'une transmission héréditaire qui ne pouvait se concevoir qu'en un temps où l'on croyait à l'existence historique de deux individus nommés Adam et Ève (alors qu'ils représentent symboliquement toute l'humanité), mais les faits sont là et l'expérience d'une césure qui affecte aussi bien les rapports humains que la relation avec Dieu me semble une vérité d'expérience. Quand Lytta Basset écrit, p. 59, *"Notre condition humaine est si difficile qu'il nous arrive régulièrement de ne plus être en relation avec Dieu, d'où notre solidarité avec tous les humains de tous les temps ; chaque fois que nous nous coupons de Dieu, nous devenons Adam et Ève, pris dans nos divisions et nos engrenages mortifères"*, n'exprime-t-elle pas la signification profonde du dogme qu'elle rejette ?

Quoi qu'il en soit, la seconde moitié du livre – à mes yeux de beaucoup la plus réussie – s'attache à **revisiter la condition humaine pour en donner une vision positive.** Lytta Basset montre que le besoin de bienveillance est inscrit au cœur de notre condition. Se fondant sur les travaux de Jean-Marie Delassus[2], elle explique en effet que le nouveau-né subit un terrible traumatisme lors de la naissance : expulsé de l'univers utérin, monde de la totalité où il ne fait qu'un avec son environnement, il est précipité dans un monde qu'il ne connaît absolument pas, dans lequel il n'a plus aucun repère. Pour sortir de cette situation de totale détresse, état profondément dépressif, il a besoin du regard bienveillant de sa mère, ou d'un substitut maternel. C'est cette bienveillance qui lui rend le monde habitable et qui lui permet de s'ouvrir aux autres en portant à son tour sur eux un regard bienveillant. Inversement un regard malveillant qui dévalorise, coupe de la relation, enferme l'être sur lui-même, dans la souffrance. L'être humain se révèle ainsi comme un être de relations et *"C'est par le regard que nous portons les uns sur les autres que se développe notre appartenance à l'humanité"* (p. 309). Lytta Basset s'appuie alors sur une lecture très éclairante d'un certain nombre d'exemples bibliques pour montrer comment Dieu, loin d'enfermer l'être humain dans la faute, l'appelle constamment à un retour (c'est le sens du mot hébreu techouva , qui n'est pas repentance

mais retour, retournement) à la relation avec l'autre et, à travers lui, avec le Tout Autre. De ce regard bienveillant de Dieu sur chaque personne humaine, Jésus est évidemment l'incarnation. À cet égard on retiendra la lumineuse analyse, qui constitue peut-être le sommet du livre (p. 317-335), de la rencontre de Jésus avec Zachée, telle que Luc nous en fait le récit (Lc 19, 1-10, que je citerai dans la traduction proposée par Lytta Basset p. 320). Zachée, on s'en souvient, est un collecteur d'impôts au profit de l'occupant romain, un collaborateur qui a édifié sa fortune au moyen de malversations financières. Il est ainsi mis au ban de la société juive, qualifié irrémédiablement de pécheur. Pourtant lui aussi éprouve le désir de voir Jésus qui passe par Jéricho et, comme il est de petite taille, il grimpe sur un sycomore pour l'apercevoir. Jésus lève les yeux vers lui et l'interpelle : *"Zachée dépêche-toi, descends ! Car aujourd'hui il me faut demeurer dans ta maison"* (Lc 19, 5). Ce regard bienveillant de Jésus met Zachée debout (c'est le vocabulaire de la résurrection qui est employé au v. 8 *"S'étant mis debout/ ayant été mis debout, Zachée dit au Seigneur..."*), le réintègre dans la relation et la responsabilité de ses actes. Zachée, en effet, dit "Je" et exprime sa décision de réparer les injustices dont il s'est rendu coupable. Jésus qui n'a, notons-le, prononcé aucune parole de reproche à l'encontre de Zachée, qui l'a seulement accueilli dans un climat de bienveillance, peut ainsi conclure : *"Le fils de l'humain est venu chercher et sauver ce qui était perdu"* (v. 10). C'est ainsi à travers le regard bienveillant porté par un être humain sur un autre être humain que se révèle le regard bienveillant de Dieu sur ses créatures. C'est en effet la Bienveillance divine, la Bienveillance originelle qui nous appelle à "oser la bienveillance" pour restaurer la relation détériorée et devenir mutuellement responsables, enfin libérés de toute culpabilisation.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ Le Péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIIIe-XVIIIe siècles*, Fayard, 1983.*
2/ Psychanalyse de la naissance*, Dunod, 2005*

Lytta Basset : *Oser la bienveillance* Ed. Albin Michel, 2014 - 432 p. - 22 €

Jean-Marie Ploux, ***Une autre histoire de la pensée chrétienne***, Éditions de l'Atelier, 2014 - 303 p. - 23 €

La question à laquelle s'efforce de répondre cet ouvrage est essentielle : il s'agit en effet de se demander pourquoi on est passé en Occident d'une civilisation chrétienne, une civilisation dont le christianisme imprégnait tous les aspects, à une civilisation a-religieuse quand elle n'est pas irréligieuse. Cela ne veut pas dire bien sûr qu'il n'y ait plus de chrétiens en Occident mais que la pensée chrétienne a été comme expulsée de la culture occidentale. Pour expliquer ce phénomène d'une exceptionnelle importance, on a allégué, et le plus souvent à juste titre, des causes économiques, sociales et historiques (l'importance des guerres de religion par exemple). Jean-Marie Ploux choisit d'aborder la question par un biais autrement fondamental : y a-t-il quelque chose dans la pensée chrétienne elle-même qui fait qu'elle a fini par être rejetée par le monde moderne ?

Pour répondre à cette question, l'auteur nous invite à parcourir à sa suite les diverses étapes de la formation de la pensée chrétienne des origines à nos jours.

Après avoir rappelé les deux sources, la source biblique et la source grecque, qui sont à l'origine de la pensée occidentale, Jean-Marie Ploux aborde le cas de saint Paul pour montrer qu'il a eu deux attitudes différentes par rapport à l'univers culturel, imprégné de philosophie grecque, auquel il s'est trouvé confronté. À **Athènes** (Actes 17, 16-34), il recherche le dialogue avec la philosophie grecque (essentiellement d'inspiration stoïcienne en l'occurrence) et souligne l'accord qui peut être établi sur l'idée d'un Dieu unique dont le Logos anime et ordonne le monde. Mais il se heurte à un refus méprisant dès qu'il prononce le mot de résurrection. À **Corinthe** au contraire, il souligne l'aspect révolutionnaire de la pensée chrétienne, scandale pour les juifs et folie au regard de la sagesse grecque (cf. 1 Co 1, 17-2, 16). Ces deux logiques – ouverture aux autres et à leur culture ; affirmation d'une rupture révolutionnaire par le langage de la croix – doivent être tenues simultanément. Or Jean-Marie Ploux montre que la pensée chrétienne en Occident va finir par privilégier la "logique de Corinthe" au détriment de la "logique d'Athènes", creusant ainsi l'écart avec le monde.

Pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'accord avec la philosophie dominante, stoïcienne (même si la vulgate philosophique de cette époque mêle déjà stoï-

cisme et platonisme, ce que l'auteur ne souligne pas assez), est assez aisé : c'est l'époque de Justin ou d'Irénée, un auteur à la pensée étonnamment moderne sur lequel l'accent est mis à fort juste titre. Mais avec l'émergence du néoplatonisme au troisième siècle et l'influence que ce courant va avoir sur la pensée chrétienne, à travers un saint Augustin par exemple, on voit se dessiner la notion d'un Dieu radicalement transcendant et, corrélativement, la tendance à rabaisser la nature humaine, surtout depuis qu'elle a été gravement blessée par le péché originel. Quand l'homme, à la Renaissance, revendiquera son autonomie, il se fera de plus en plus critique par rapport à cette vision du rapport de Dieu et de l'homme. Au 13e siècle, au cœur du Moyen-Âge, Thomas d'Aquin s'efforce de penser la foi dans le nouveau cadre culturel qui commence à s'imposer en Occident : celui de la pensée aristotélicienne. Thomas reprend la démarche rationnelle d'Aristote pour montrer qu'il est possible d'accéder à une certaine connaissance naturelle de Dieu, qu'il faut bien évidemment compléter par la Révélation. Si Thomas maintient ainsi l'équilibre entre naturel et surnaturel, la distinction de ces deux plans, dans la lignée d'Aristote qui séparait radicalement Dieu et le monde, aura des conséquences, les uns se contentant de l'ordre naturel pour figurer Dieu à la manière aristotélicienne, moteur immobile d'un monde auquel il reste étranger, le dieu du déisme, qui n'a plus rien de chrétien, les autres partant de la Révélation et insistant sur l'incompréhensibilité de Dieu. Tant Luther et la pensée réformée que la Contre-Réforme catholique, avec des accents différents, insistent sur la faiblesse de l'homme et la grandeur absolue de Dieu, seul capable de sauver la créature humaine. On proclame de part et d'autre la déchéance de la nature humaine corrompue par le péché originel, et on professe corrélativement le mépris du monde et le mépris du corps et de la sexualité.

Au 17e siècle la situation se fige. Face à Descartes qui propose des preuves rationnelles de l'existence d'un Dieu qu'on finira par considérer, au 19e siècle, comme une hypothèse inutile, Pascal insiste sur la *"misère de l'homme sans Dieu"*, déploie une vision tragique de la condition humaine, qui apparaîtra totalement décourageante voire absurde aux philosophes des Lumières épris de liberté et fascinés, de manière sans doute assez naïve, par le progrès. À partir de ce moment l'Église va se situer de plus en plus en opposition radicale au monde moderne, privilégiant la "logique de Corinthe" et se fermant à la "logique d'Athènes", comme en témoigne par exemple le trop fameux Syllabus ("Recueil des principales erreurs de notre temps") qui date de 1864.

Il faudra finalement attendre le 20e siècle et le concile Vatican II pour que cesse ce blocage. Paul VI, avant même la fin du concile, affirme dans une encyclique de 1964 (*Ecclesiam suam*, n°67) que "*L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit*".

C'est la possibilité de ce dialogue et ses conditions qu'explorent les derniers chapitres, plus personnels, du livre. Il faut d'abord prendre acte que notre société est devenue irréligieuse et plurielle, que s'y posent des questions nouvelles et d'une importance extrême : crise écologique, problèmes éthiques en particulier. C'est avec ce monde moderne tel qu'il est qu'il nous faut entrer en dialogue, en reconnaissant que la Parole de Dieu n'est pas la propriété exclusive des Églises mais que c'est à travers tous nos frères, dans leur histoire et leur culture, dans leurs actes et dans leurs mots, que Dieu nous parle, comme le rappelle Benoît XVI dans son *"Discours au monde de la culture"*, prononcé en septembre 2008 au Collège des Bernardins. Il nous faut également rompre avec certains excès de la théologie classique pour réaffirmer que Dieu n'est pas venu dans le monde pour le condamner mais pour le sauver (cf. Jn, 3, 17). Et surtout il nous faut *"repartir de l'humanité de Jésus"* (p. 285) pour découvrir quelles sont les conséquences de cet engagement radical de Dieu dans l'histoire humaine et l'espérance que cela suscite, une espérance capable d'illuminer nos vies.

Ce compte-rendu rapide, qui fait l'impasse sur plus d'un chapitre, ne donnera qu'une faible idée de l'intérêt et de la richesse de l'ouvrage. Les spécialistes pourront sans doute trouver tel ou tel exposé un peu schématique et simplificateur, mais pouvait-il en être autrement dans un ouvrage qui se proposait un parcours aussi ambitieux en 300 pages seulement ? Il faut bien plutôt louer le souci pédagogique constant dont fait preuve Jean-Marie Ploux : à la fin de chaque chapitre une rubrique "Faisons le point" permet de récapituler l'essentiel et de suivre aisément la démarche. Il s'agit là d'un ouvrage qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui veulent entreprendre une réflexion personnelle, ou mieux en équipe, sur un sujet qui concerne le cœur même de notre foi et qui nous conduit à nous interroger sur notre engagement dans le monde.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

Prendre soin

"Avec Lui, prendre soin les uns des autres et partager à tous la joie de l'Évangile"

Tel est le thème du premier synode du diocèse de Créteil, même s'il a été précédé par des démarches synodales dans l'histoire de ce diocèse créé en 1966, comme d'autres d'Île-de-France.

L'ouverture de ce synode s'est faite le 12 octobre 2014, elle a coïncidé avec le 50e anniversaire de la mort de Madeleine Delbrêl qui a vécu l'Évangile au quotidien à Ivry-sur-Seine en prenant soin des plus faibles. 4 000 personnes se sont rassemblées ce jour-là, dont 1 000 jeunes.

La clôture ou fête d'envoi, où seront promulguées les orientations missionnaires et pastorales post-synodales, coïncidera avec le 50e anniversaire de la création du diocèse. Enracinés dans la foi et la mémoire, nous nous tournerons avec espérance vers l'avenir.

Un synode signifie **"marcher ensemble"**, il est avant tout une célébration, un don pour la communion.

Notre diocèse est situé dans le Val-de-Marne, un département d'un million trois cent mille habitants, qui comporte 88 nationalités, une diversité culturelle et religieuse.

L'Église est signe de cette communion et doit participer à la construction de l'unité du genre humain entre les différentes générations, cultures, les différentes confessions chrétiennes et les autres religions : juive, musulmane, bouddhiste.

Au service de cette Église, de nombreux acteurs pastoraux : prêtres, et parmi eux trente Fidei Donum (prêtres envoyés dans le monde, mais qui restent attachés à leur diocèse d'origine et y reviennent après plusieurs années passées en mission), diacres, religieux, religieuses, laïcs chargés de mission ecclésiale, et de nombreux laïcs bénévoles engagés dans les paroisses, les aumôneries, les mouvements. Ces acteurs pastoraux ressentent parfois la fatigue, le découragement devant à la fois la montée de l'indifférence religieuse, la soif de Dieu de beaucoup de jeunes, et la montée de la pauvreté qui engendre la tentation du radicalisme.

Comment prendre soin les uns des autres ? Comment prendre des temps de ressourcement, des temps de formation pour tenir dans la foi et annoncer la Bonne Nouvelle à tous ?

Dans cette société, comme dans l'Église, des conflits existent, des incompréhensions se vivent, le monde est en feu, ce n'est plus le moment de s'attarder sur des points futiles, mais de se tourner ensemble vers les plus fragiles, les plus pauvres, ceux qui sont marginalisés.

Prendre soin les uns des autres, thème qui est au cœur de l'Évangile du Bon Samaritain, et cher au Pape François.

Dans la suite de la démarche Diaconia 2013 *"Servir la fraternité"*, ce 'prendre soin mutuel' nous invite à sortir de nos cercles habituels pour créer des équipes synodales avec des voisins différents, pas toujours à l'aise dans la foi, le religieux, ou qui sont en difficulté ; car les plus pauvres ne sont pas seulement des personnes à nourrir, ils ont leur dignité, ils ont des richesses spirituelles à partager, leur parole peut nous faire redécouvrir la force de l'Évangile ; ils n'ont pas besoin d'être assistés, mais considérés comme des partenaires pour bâtir un monde plus humain tel que le veut Jésus-Christ.

"Avec Lui" car, dans ce 'prendre soin de nos frères', nous découvrirons un visage du Christ que nous ne connaissons pas. Car Il nous a dit : ***"c'est à l'amour que vous avez les uns pour les autres que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples"*** (Jn 13, 35.)

"Partager à tous la joie de l'Évangile" n'est pas une conséquence du prendre soin les uns des autres, mais une condition. L'Évangile ne peut être annoncé que par des hommes et des femmes qui se sont laissés toucher et transformer par lui, c'est-à-dire par le Christ ; 'prendre soin les uns des autres' est une annonce vivante, concrète de l'Évangile qui est source de joie.

Les équipes synodales lancées depuis début janvier, déjà au nombre de 500, partagent sur ce sujet ; les échanges qui remonteront à l'équipe d'animation du synode dessineront les thèmes qui seront partagés et réfléchis au sein des deux assemblées synodales composées de membres élus dans les paroisses, services et mouvements, et de membres de droit. L'assemblée dessinera, dans un consensus et un discernement communautaire, les orien-

tations missionnaires et pastorales comportant des initiatives nouvelles et qui seront promulguées le 16 octobre 2016 à la fête d'envoi.

En fonction de ces orientations missionnaires et pastorales, seront prises par la suite des décisions pour une nouvelle organisation du diocèse plus adaptée au monde d'aujourd'hui, afin de mieux ***"prendre soin les uns des autres et de partager à tous la joie de l'Évangile".***

+ Michel Santier
Évêque de Créteil
28 janvier 2015

Les méfaits d'un regard malveillant

Dès le 2e siècle des chrétiens lettrés, d'abord Grecs puis Latins, prennent la parole pour défendre leurs frères persécutés. C'est ce que fait Tertullien, en 197, dans l'Apologétique.

La nature de la rumeur est connue de tous. C'est un des vôtres qui a écrit : *"La rumeur, un mal, le plus rapide de tous"*[1]. Pourquoi la rumeur est-elle un mal ? Parce qu'elle est rapide ? Parce qu'elle dénonce ? Ou parce qu'elle est le plus souvent mensongère ? En effet, même quand elle rapporte quelque chose de vrai, elle n'est pas exempte du reproche de mensonge : elle retranche, elle ajoute, elle transforme la vérité. Bien plus sa condition est telle qu'elle ne persiste que lorsqu'elle ment et qu'elle vit aussi longtemps qu'elle ne prouve pas, puisque, quand elle a prouvé, elle cesse d'être : s'étant pour ainsi dire acquittée de sa fonction d'annonce, elle transmet un fait. Dès lors c'est un fait qu'on tient, c'est un fait qu'on nomme. Et personne ne dit, par exemple : *"Cela, dit-on, s'est produit à Rome"* ou *"La rumeur veut qu'il ait tiré au sort cette province"* mais *"Il a tiré au sort cette province"* et *"Cela s'est produit à Rome"*.

La rumeur, nom de l'incertain, n'a pas de place là où est le certain. Croit-on à la rumeur à moins d'être irréfléchi ? Le sage en effet ne croit pas à l'incertain. Tout le monde peut en juger : quelle que soit l'étendue de sa diffusion, quelle que soit l'assurance avec laquelle elle s'est construite, il est nécessaire qu'elle soit née un jour d'un unique auteur. Ensuite elle s'insinue à travers les canaux des langues et des oreilles et le vice inhérent à une semence si modeste est caché par tout le bruit qu'elle fait, si bien que personne ne se demande si la première bouche n'a pas semé le mensonge, ce qui se produit souvent, que ce soit à cause de l'ingéniosité de la haine, du bon plaisir du soupçon ou de la volupté du mensonge, qui n'a rien d'extraordinaire mais est innée chez certains. Encore heureux que le temps dévoile tout, j'en prends à témoins vos proverbes et maximes, à la suite d'une disposition de la divine nature qui a prévu que rien ne reste longtemps caché, même ce que la rumeur n'a pas répandu.

Il n'est donc pas étonnant que, depuis si longtemps, seule la rumeur soit au courant des crimes des chrétiens ! C'est elle que vous produisez pour nous dénoncer, et pourtant, ce qu'elle a un jour proclamé et qu'elle a accrédité pendant si longtemps jusqu'à en faire une opinion générale, elle n'a jamais pu le prouver !

Tertullien
Apologétique VII, 8-14
Traduction : Jean-Louis Gourdain

1/ Il s'agit de Virgile, Enéide, IV, 174, *dont Tertullien s'inspire largement dans ce passage très rhétorique.*

Nous leur voulons du bien

Depuis huit ans l'AUVM : Aide d'Urgence en Val-de-Marne, a ouvert son service de domiciliation du courrier au bénévolat.

C'est pourquoi, deux fois par semaine, nous réceptionnons, classons, enregistrons et distribuons des lettres. Ceci n'est que le squelette de notre activité.

Mais d'abord qui sont les destinataires de ce courrier ? Des femmes et des hommes en précarité, de diverses origines géographiques ou sociales, aux parcours de vie très variés, qui n'ont pas de domicile fixe ou pas de domicile du tout et qui ont un besoin vital de boîte aux lettres. Mais tous ont soif surtout d'un accueil, d'un regard, d'un sourire. Un SDF, vendeur du journal *Sans abri,* disait un jour : *"Je comprends qu'on n'achète pas mon journal mais j'aimerais qu'on me donne au moins un regard".*

Nous offrons un lieu où se poser, se réchauffer d'un café ou thé accompagné de gâteaux secs, se doucher... Nous sommes là aussi pour écouter celui ou celle dont le sac de problèmes est trop lourd. Nous lisons des lettres difficiles à comprendre, donnons des adresses. Et après quelques rencontres nous accueillons chacun par son nom, ils se sentent reconnus et ils apprécient. Un jour, un monsieur à qui je tendais la main pour lui dire bonjour m'a dit : *"cela fait deux ans que personne ne m'a tendu la main"*. Mais, dans cette salle, autour du café, se créent aussi des liens entre les personnes accueillies qui parlent de leurs problèmes, de leurs espoirs, qui s'échangent des adresses, des bons plans de débrouille.

De plus, depuis quatre ans environ nous recevons de nos voisins au courant de cette activité, des vêtements qui attirent autant que le courrier, et maintenant nous proposons aussi des livres qui partent très rapidement. Ainsi se créent des échanges, des relations, parfois chaleureuses mais toujours empreintes de respect.

On voit aussi, un jour, une personne entrer avec un grand sourire : *"ça y est, j'ai un logement !"* et l'on partage le soulagement et le bonheur, car on se rend compte de toutes les difficultés surmontées pour en arriver là et combien la vie de ces personnes va se simplifier.

Photo : Agnès Guigon

Avant d'être bénévole à l'AUVM je savais que la misère existait, mais maintenant les sans-abri, les sans travail, les paumés ont un nom, un visage, un sourire et cela change aussi ma vie.

Agnès Guigon
Val-de-Marne

HEP,

Habitants Emplois Proximité (HEP) est une entreprise d'Insertion par l'Activité Économique (IAE), inscrite dans ce réseau. Selon son statut associatif, on peut lire : *"HEP a pour objet spécifique, directement ou indirectement, l'Insertion sociale et professionnelle de personnes en difficulté pour l'exercice d'activités économiques".*

En 1993, constatant des problèmes récurrents sur la cité des Navigateurs, la ville de Choisy-le-Roi et le bailleur Valophis Habitat (ex OPAC à l'époque) ont décidé de faire une étude de faisabilité quant à la mise en place d'une structure pouvant apporter de l'emploi et une amélioration du cadre de vie. En novembre 1994, une Régie de quartier est créée. Le 1er janvier 1995, ses activités débutent dans nos locaux actuels situés au sein d'une cité HLM. Quelques mois plus tard, cette structure devient HEP, entreprise d'Insertion par l'Activité Économique. Si ce statut nous donne une aide au poste en équivalent temps plein, nous avons les mêmes contraintes qu'une entreprise classique : recherche de marchés, paiements des charges et cotisations, TVA, renouvellement du matériel... mais avec du personnel que nous remettons à l'emploi.

Une Entreprise d'Insertion (E.I.) a un agrément délivré par l'État et renouvelable tous les ans. Les futurs salariés d'HEP sont majoritairement envoyés par notre réseau, soit le Plan Local pour l'Insertion et l'Emploi (PLIE), la Mission Locale, Pôle Emploi, les associations partenaires. Nous devons employer des personnes entrant dans les catégories suivantes :

une entreprise d'insertion

homme ou femme, bénéficiaires des minima sociaux (RSA, ASS...), de 18 à 65 ans, habitants de quartiers prioritaires, femmes seules avec enfants, personnes ayant des problèmes de logement, travailleurs avec un handicap...

Photo : HEP

Nous travaillons avec le salarié sur un accompagnement social et surtout professionnel qui pourra l'aider à réduire ses freins à l'emploi, afin de pouvoir intégrer une entreprise classique par la suite.

Depuis l'origine, les activités d'HEP portent sur :

- Le nettoyage (parties communes des immeubles, logements avant relocation...),
- Le cadre de vie : entretien des espaces verts, cantonnage*, gestion des ordures ménagères et débarras,
- Une petite activité de lavage/repassage souhaitée au départ pour palier un problème d'hygiène dans le quartier.

Nos métiers ne demandent pas une formation importante à la base, cela permet l'emploi d'un public peu ou très peu qualifié et/ou ayant des lacunes importantes en français, oralisation, lecture et écriture. Nous demandons en général une expérience professionnelle, même si elle ne situe pas dans nos métiers. En revanche nous travaillons sur le projet professionnel.

À ce jour les 18 salariés en insertion sont très encadrés par :

- une chargée d'insertion professionnelle,
- deux encadrants techniques,
- un jardinier,
- une responsable administrative,
- une directrice.

Le temps imparti entre tous ces encadrants doit être fortement optimisé afin de tendre vers une sortie positive vers l'emploi ou la formation pré qualifiante voire qualifiante. Le salarié doit s'investir à la fois dans son travail et dans son suivi. Nous formalisons cette exigence en signant conjointement un contrat de travail et un contrat d'accompagnement.

Pour moi, travailler chez HEP signifie accompagner les personnes vers une remise à l'emploi ou à défaut vers une réduction de leurs problèmes et/ou parfois un retour à une certaine dignité. Mais je refuse l'assistanat qui éloigne les personnes de la vie réelle et les exclut encore plus. Dans une entreprise il y a des règles qui sont appliquées avec plus ou moins de tolérance, nous devons réapprendre aux salariés les conditions de travail.

Un retard répétitif, sous prétexte que *"le bus est toujours en retard"*, et c'est une sanction à terme. Mais c'est aussi l'occasion d'entreprendre un travail sur l'organisation quotidienne.

Pour chaque salarié, on exige que le travail soit bien fait. En revanche, suivant le parcours de la personne, sa capacité de compréhension, son investissement..., la durée d'adaptation à ce travail pourra varier du simple au double. Il nous faut être assez stricts mais compréhensifs avec les salariés pour qu'ils puissent aller de l'avant, ne pas s'arrêter en cours de contrat. On leur donne "des billes", le maximum d'accompagnement pour qu'ils puissent se débrouiller ensuite.

Ce travail m'a fait côtoyer un public que je connaissais peu, et a modifié ma façon de l'appréhender. Je pensais qu'une majorité des personnes que j'allais croiser était issue d'un milieu ouvrier, paupérisé par les accidents de la vie. Mes clichés ont vite volé en éclats. Nous ne vivions pas ou plus dans le même monde. Les références que j'avais de la classe ouvrière n'étaient pas les leurs. Nos codes, nos centres d'intérêts, nos questionnements, notre langage étaient différents. J'ai dû modifier mon vocabulaire et simplifier mes phrases. J'ai appris à les regarder, les écouter afin de comprendre la façon dont se déroulait leur quotidien.

Martine Bouteiller
Val-de-Marne

* *Cantonnage : entretien des voiries*

La bienveillance à l'

Témoignage d'une interne en anesth

Quand un malade entre en réanimation, il est de fait dans un état de totale dépendance vis-à-vis des soignants. De manière volontaire ou non, il remet totalement son corps et sa vie entre leurs mains. C'est ici que se joue l'importance de l'attitude des équipes soignantes vis-à-vis du malade ; ce n'est pas seulement un corps physique qui leur est confié, mais un être fait d'esprit et de sensations. Le médecin se doit d'être pleinement professionnel, mais aussi pleinement humain. C'est non seulement une relation médecin-malade qui s'instaure, mais surtout une relation d'homme à homme. La bienveillance doit alors s'exercer en englobant toutes les dimensions du malade.

Hôtel-Dieu de Paris - gravure du Moyen-Âge

Si initialement l'aspect purement organique peut prédominer (gestion de l'urgence vitale, conditionnement technique inévitable et indispensable du malade), c'est en s'assurant également du bien-être mental, psychique et spirituel que notre prise en charge a une chance de réussir.

Mais seul, le médecin anesthésiste-réanimateur ne peut envisager tous ces aspects. Il doit se reposer sur une équipe, notamment infirmière et aide-soignante, à qui il peut confier les soins qui protègent la dignité de la personne. J'ai en tête des patientes qui réussissaient à sortir de situations gravissimes, et bien sûr elles avaient de la reconnaissance pour l'équipe médicale qui les avait prises en charge, mais ce qui leur redonnait le sourire, c'étaient surtout les massages, les soins esthétiques que leur procuraient les aides-soignantes pour leur bien-être, et l'écoute que celles-ci leur témoignaient. De la même façon, nous pouvons poser le plus brillant des diagnostics, si nous ne savons pas communiquer avec le malade et avoir de l'empathie envers lui, alors nous échouons dans notre rôle de soignant.

La bienveillance est-elle pour autant naturelle ? En partie, oui, mais surtout elle s'expérimente au contact des malades et de leurs familles. Ceci est particulièrement vrai dans notre spécialité où nos patients sont pour la plupart dans un coma artificiel ou naturel. Là où le contact verbal n'est plus possible, il faut trouver un autre mode de communication avec son malade. Et c'est alors par le corps que passe le lien. La relation au corps de l'autre s'apprend, et est parfois déstabilisante au début des études. Il est un principe de base que l'on doit s'astreindre à respecter : toujours s'adresser au patient, même si nous ne savons pas s'il nous entend, en lui expliquant quels soins on va lui prodiguer, que l'on va examiner son corps, le toucher... sans jamais avoir pour autant de réponses de sa part. S'adresser à un corps inerte dans un environnement froid de bruits de machines n'est en effet pas naturel. C'est en s'astreignant à cela que notre relation au malade s'en trouve changée. Là encore, la routine, le manque de temps, nous tendent parfois des pièges. Et c'est souvent les autres, collègues ou familles, qui nous font remarquer que nous nous sommes éloignés de ce principe.

Il en est de même pour le respect inconditionnel que nous devons avoir de l'intimité du patient, même endormi. Et surtout endormi, dirai-je, car nous en sommes alors les seuls garants. Ce rôle de serviteur est bien représenté par le rôle du médecin anesthésiste au bloc opératoire : qui se souvient en effet du médecin anesthésiste lors d'une intervention chirurgicale sous anesthésie générale ? Très peu de gens en vérité, et pourtant, c'est lui qui anticipe toutes les informa-

hôpital

ésie-réanimation

tions nécessaires au bon déroulement de l'intervention. Il surveille, bien sûr, le cœur, la respiration, mais aussi le fait que les yeux soient bien fermés pendant l'anesthésie afin d'éviter des lésions de cornée. Il s'assure qu'il n'y a pas de point d'appui qui puisse abîmer la peau et dans un souci de confort il recouvre d'une couverture chauffante le patient endormi. J'assimile souvent ce rôle à celui d'un ange gardien discret mais efficace !

Si la bienveillance est une valeur à laquelle chaque médecin s'engage en récitant le Serment d'Hippocrate le jour de sa thèse, la loi de 2002 relative aux droits des patients l'a, elle, mise au sein de notre dispositif actuel de santé. En effet, on sort avec cette loi du paternalisme patent depuis des générations pour aller vers une information et une responsabilisation des patients, en les considérant comme acteurs principaux de leur santé. Communiquer n'est cependant pas forcément l'apanage de chacun. Depuis quelques années, des cours de communication sont dispensés aux étudiants en médecine. C'est au contact des malades et de leurs familles que l'on se forme, mais avoir quelques notions de gestion de conflit peut grandement aider. J'ai en mémoire un cas concret auquel nous sommes assez régulièrement confrontés dans notre spécialité : un patient arrivait en réanimation pour une rupture d'anévrisme cérébral, pathologie gravissime qui mettait son pronostic vital en jeu. Il s'avérait que ce patient faisait partie de la communauté des Témoins de Jéhovah, qui à divers degrés, refuse la transfusion sanguine. La discussion avec la famille, initialement très revendicatrice voire agressive à l'évocation de ce sujet, a finalement pu s'apaiser et nous avons pu trouver un compromis ensemble qui ne mette ni les convictions du patient en jeu, ni notre impératif de devoir tout faire pour sauver le patient. C'est seulement après trois entretiens de chacun une heure que nous avons pu en arriver à ce point. Même si les convictions intimes de chacun ne doivent pas à tout prix être partagées, il était important d'intégrer que ce patient avait cette histoire particulière et que, dans la mesure du possible bien sûr et sans déroger à notre devoir d'information et d'assistance à personne en danger, c'est le patient dans sa globalité qui se trouvait devant nous. Une détresse morale et spirituelle supplémentaire était en effet en jeu.

Être bienveillant vis-à-vis de nos patients est un principe qui ne devrait jamais être remis en cause par le manque de temps et les objectifs financiers. Si les malades nous confient leurs corps et leurs vies, nous pouvons leur confier notre vocation de médecin pour qu'ils l'embellissent chaque jour de leurs histoires et de leurs prières.

V. B.
Interne en anesthésie-réanimation

Le principe de réalité

Sophie Chabanel
éd. Plein Jour
117 p., 15,00 €

Voici la 4e de couverture

"Pour les sans-domiciles de moins de vingt-cinq ans, il faut s'adresser à La Passerelle. Enfin, sauf pour les femmes avec enfant. Et sauf pour les primo-arrivants. Et pour les familles ça dépend, on peut aussi tenter le pôle Familles. (...) Pour l'hébergement d'urgence, il faut absolument passer par le 115. Malheureusement, ils sont presque injoignables".

Pendant deux ans, Sophie Chabanel a travaillé pour une association d'aide au logement à Lyon, deux ans d'immersion dans un système débordé, où les règles contradictoires et illisibles s'accumulent jusqu'au burlesque. Elle y a rencontré des travailleurs sociaux exemplaires et des bureaucrates las, des gens exaspérés et d'autres exaspérants. Il lui suf-

fit de quelques détails, dans le journal de bord qu'elle a rapporté de cette expérience, pour saisir, avec une bienveillance lucide qui ne s'interdit pas l'ironie, des vies entières. Elle raconte ces mères célibataires qui l'émeuvent, les harassantes et inutiles réunions, ces personnes au bord d'être renvoyées de chez elles pour une dette de 22 euros, mais aussi celles qui, pour des motifs futiles, refusent un appartement alors qu'elles dorment dans la rue avec des enfants. Au-delà du chaos administratif, de sa rationalité déraisonnable, les sentiments s'exacerbent, révélant un malaise plus profond. Dans ce labyrinthe de paperasserie, de numéros ajoutés les uns aux autres, de réussites fragiles et d'échecs nombreux, chacun de bonne foi cherche, jusqu'à l'épuisement, le chemin de la sortie.

Biographie de Sophie Chabanel

Sophie Chabanel, 45 ans, diplômée d'HEC, a travaillé dix ans dans des associations d'insertion, après un début de carrière en entreprise. Aujourd'hui formatrice et animatrice d'ateliers d'écriture, elle vit à Lyon. Elle est l'auteur de deux romans et d'un essai sur l'entreprise vue par la littérature.

Jusqu'où peut aller

Je suis en retard... dans mes rendez-vous journalistiques. Mais, en ces jours, où l'actualité s'est brusquement accélérée, cela vaut presque mieux. En effet, la survenue d'événements, les réactions qu'ils entraînent pourraient peut-être m'amener à modifier mes écrits, mes avis, sur certains sujets brûlants.

A priori, dans la vie en général, la bienveillance est une vertu. Ce devrait donc être le cas aussi en politique. Mais, les drames récents, ceux du mois de janvier en France, de février au Danemark, ainsi que toute l'instabilité, l'insécurité mondiales invitent à une mise à distance, à une méfiance vis-à-vis d'une attitude qu'il est convenu de qualifier "d'angélisme".

Car les idéalistes prennent les coups et les contrecoups de la violence qui se déchaîne. Leur politique de la main tendue, du dialogue, de la tolérance, de la liberté même, est fortement secouée. Entendons-nous d'abord sur le concept de "Bienveillance".

D'après le Larousse, la bienveillance est un état d'esprit qui incline à la compréhension, à l'indulgence envers autrui. Selon Hutcheson, c'est le principe de la vertu, qui "porte à désirer le bonheur de notre prochain"[1]. C'est une disposition généreuse, universelle, à l'égard de l'humanité.

On peut entendre dans ce mot, à la fois "vouloir du bien", et aussi "veiller" dans le but de protéger. Car c'est généralement d'un supérieur qu'on attend de la bienveillance. Souvenir du métier : toutes les lettres adressées à l'inspecteur d'Académie commençaient par "J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance...".

Résumons-nous : **être bienveillant en politique signifierait donc entendre avec indulgence les propos des divers courants politiques, les accueillir** peut-être avec une certaine condescendance parce qu'ils proviennent de partis minoritaires dans l'opinion publique.

Cela implique-t-il de considérer comme acceptables toutes les propositions ? Les exactions commises en ce début d'année, conduisent à une attitude inverse. Repli sur soi, méfiance, défiance, vengeance sont les mots qui viennent caractériser les attitudes et les états d'esprit de nos contemporains.

En effet, la question est de savoir si l'on peut être bienveillant vis-à-vis de quelqu'un qui ne l'est pas en retour. **La bienveillance implique une réciprocité.** À quoi bon tendre la main, si celui qui est en face, au mieux, la dédaigne, au pire, la blesse.

En politique, plus sans doute que dans n'importe quel autre domaine, l'ambition, la recherche du pouvoir à tout prix, sont très souvent le véritable moteur des engagements.

Les prochaines élections départementales vont nous en donner à nouveau des exemples concrets. Dans certains endroits, ils sont

la bienveillance en politique ?

déjà bien visibles. C'est ainsi que dans le canton où je suis candidate, lors d'une réunion publique, une habitante a été déclarée indésirable parce qu'elle n'était pas de la même sensibilité politique et priée de quitter la salle alors qu'elle était du canton et du quartier. Ces réunions publiques ne sont donc pas des lieux de débats, mais des tribunes dont l'objectif est de "démolir l'adversaire" en dénigrant systématiquement son action et sa vie privée. C'est une détestable habitude que nous ont transmise les **médias qui surfent sur le sensationnel au mépris de l'information objective.**

Plus les propos sont insultants, outranciers, plus les spectateurs, les lecteurs se régalent. Tout est prétexte à faire du chiffre: sondages, audimats. Quant à la vérité, qui s'en soucie encore ? Quant à la recherche de la paix sociale et de l'idéal du Bien vivre ensemble, qui s'en préoccupe ?

La ligne est ténue entre les positions fermes et les positions exclusives, entre le laxisme et la tolérance raisonnable.

Il n'y a que dans un film qu'on parle de 50 nuances. Dans la vraie vie, on est beaucoup plus dans les positions manichéennes blanc/noir, bien/mal.

La liberté d'opinion est au centre des débats. La liberté d'expression est en danger.

Par principe, il devrait être permis d'exprimer des opinions quelles qu'elles soient. Mais quand elles sont des appels à la haine, quand elles visent à la mise à l'écart de l'étranger, au rejet de celui qui est différent, à la création de castes, sont-elles acceptables ?

Nous nous sommes piégés avec nos principes de laïcité et de tolérance. Parce que nous pensions être majoritairement bienveillants, nous ne nous sommes pas méfiés de ceux qui pourraient vouloir tirer bénéfice de cette bienveillance. Et qui surfent sur les vieilles peurs et les préjugés. Nous nous sommes considérés comme bons et avons pensé que cette disposition généreuse ne pourrait que convaincre la totalité de la population. Nous avons péché par excès de confiance. Aujourd'hui, il nous faut rappeler les valeurs fondamentales de notre société. Rappeler que nous sommes les habitants d'une même planète qui, au regard de l'univers, représente moins que rien. Il nous faut remettre en perspective notre petitesse et l'incommensurabilité de l'univers. **Il nous faut réapprendre la modestie pour retrouver la fraternité.**

Non, toutes les opinions ne sont pas bonnes. Il est même indispensable, pour certaines, de les contrer. Faut-il en interdire l'expression ? En tout cas, il faut veiller à ce qu'elles ne se diffusent pas. On ne peut pas les regarder avec bienveillance. On ne peut pas les protéger en tant que manifestations d'un manque d'expérience.

La bienveillance en politique s'entend envers les plus faibles, les plus fragiles ceux qui nécessitent toute l'attention de ceux qui briguent un pouvoir quelconque. C'est loin d'être du populisme. C'est même le contraire, car cette bienveillance a pour but d'éclairer les consciences, de permettre l'élaboration d'une pensée critique.

Éduquer, c'est poser des limites. Les éducateurs, parents, enseignants ont cette mission importante. Dans une certaine mesure, les medias devraient l'avoir aussi.

Car un autre danger nous menace. Issu du bouleversement des esprits après ces effroyables attentats, il est aujourd'hui question de limiter les libertés. Ce ne sont pas les autorités qui le proposent, mais nos concitoyens eux-mêmes. Pour réduire les risques, ils finissent par penser qu'un pouvoir fort et répressif serait le bienvenu. Mais ce pouvoir porte un nom, celui de dictature. Et la solution serait pire que le mal.

Marie-Inès Silicani
Charleville-Mézières
22 février 2015

1/ Cousin, Cours d'histoire de la philosophie moderne.

Regarde bien...

Regarde bien...
comme le Royaume de l'Amour émerge lentement
à travers de mille petits gestes répétés,
de courage, de tendresse, de défi,
qui disent "non" sans bruit et sans médaille
à la logique de l'argent, de la haine et de l'indifférence.

Regarde bien...
tous ces hommes et toutes ces femmes,
tous ces jeunes et tous ces enfants
qui manifestent que le Royaume de Dieu
est à portée de la main.

Regarde et vois tous ceux
qui, au lieu de crier que Dieu est aveugle,
lui prêtent leurs yeux...
au lieu de crier que Dieu est manchot,
lui prêtent leurs mains...
au lieu de crier que Dieu est muet
lui prêtent leur voix....

Le monde a besoin de retrouver ce "regard du cœur"
et d'espérer pour mieux respirer et pour mieux vivre.

Anonyme

Montage photos Suzanne Cahen

Oser la bienveillance envers l'Europe

En juillet dernier, lors de la rencontre du SIESC-FEEC en Slovénie, sur une suggestion de Gabrielle Gaspard, s'est tenue une soirée d'échanges autour des récentes élections européennes.

Force est de constater que dans un premier temps le constat s'est révélé bien pessimiste. Étaient successivement déplorés la montée des extrémismes, de droite particulièrement, le joug économique imposé par Bruxelles, l'augmentation du coût de la vie dans nos pays depuis l'avènement de l'euro... Bref, une certaine tendance à l'euroscepticisme se faisait jour.

Heureusement, suite à plusieurs interventions, dont celle de Gabrielle Peus, ancienne députée européenne allemande, nous avons été invités à plus d'enthousiasme et de foi en l'avenir. Si nous ne croyons pas à l'Europe et ne manifestons pas un minimum d'optimisme dans nos propos, comment allons-nous convaincre de son bien-fondé les générations qui nous suivent ? Notre appartenance au christianisme ne nous incline-t-elle pas à montrer résolument notre confiance et à prolonger l'esprit des fondateurs tels que Robert Schuman et Jean Monnet pour ne citer qu'eux, même si, c'est sûr, le monde a énormément changé depuis l'après-guerre ?

Affirmer et matérialiser nos liens de fraternité dans notre vie quotidienne, ainsi que nous essayons à petite échelle de le faire chaque été, lorsque souvent une dizaine à une quinzaine de nations sont représentées, me semble primordial. Certes, comme lors des sessions, il nous faut apprendre à accepter l'autre dans l'expression de ses différences, ainsi nous est-il nécessaire en tant que citoyen français de dépasser nos réticences pour adhérer pleinement à cette Europe et contribuer, autant que faire se peut, à la rendre plus juste et plus humaine. Osons la bienveillance envers l'Europe !

Christine Antoine
Aube

La solidarité, j'y crois - Guy Aurenche - Bayard - 13 € - 141 p.

Dans ce petit livre réconfortant sur nos contemporains, Guy Aurenche trace des chemins pour que les humains que nous sommes puissent vivre ensemble aujourd'hui, mais aussi demain. Il nous livre sa définition de la solidarité : *"l'avenir de l'autre dépend de mon comportement d'aujourd'hui tout autant que mon avenir dépend du comportement de l'autre aujourd'hui".*

Comme l'annonce la quatrième de couverture, loin d'être une obligation, une charge, la solidarité est joyeuse, enthousiasmante et bienfaisante. Le chrétien peut y voir une invitation profondément liée à sa foi, mais la solidarité est d'abord le fruit de notre humanité commune.

Son expérience de Président du CCFD-Terre Solidaire, permet à Guy Aurenche de nous donner un témoignage de ce qui est vécu dans le monde, car comme il l'indique *"Il est impensable de vaincre la misère dans le cadre des lois économiques du profit maximal recherché par quelques-uns. Il convient de remettre en cause ces prétendues règles du marché en opposant d'abord le principe de la solidarité".* En effet : *"La solidarité est la seule réponse réaliste et efficace aux grands défis du monde : l'interdépendance engendrée par la mondialisation, la toute-puissance, la perte de sens et le scandale de la misère"*.

Comment pourrions-nous survivre dans un monde où la solidarité aurait déserté toute existence ? L'humanité ne serait-elle pas en danger ? Quel avenir pourrions-nous offrir aux générations futures ? Il y aurait de quoi désespérer ! Mais des femmes et des hommes, un peu partout dans le monde brisent la solitude, se regroupent pour faire valoir leurs droits, et ils sont relayés par d'autres qui appuient leurs démarches. C'est ce que font des associations comme le CCFD-Terre Solidaire.

Aussi, avec Guy Aurenche, on peut dire que la *"solidarité est le chemin de la paix et du développement"*.

Suzanne Cahen

En Inde, une expérience revitalise les villages

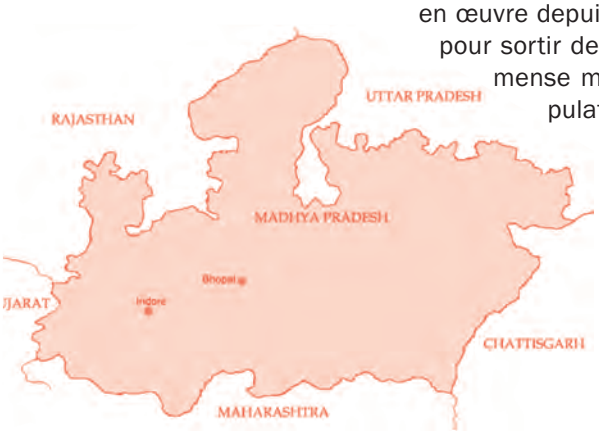
Une petite somme mensuelle versée sans condition à chaque habitant de huit villages : c'est l'expérience menée à partir de 2011, avec des subsides de l'Unicef, par un syndicat de femmes en Inde. Ce revenu régulier permet aux gens d'améliorer leur mode de vie – santé, nourriture, éducation – et d'investir dans des outils de travail. Loin de pousser à l'inertie, il suscite ainsi un cercle vertueux.

À trente kilomètres au sud de la ville d'Indore, dans l'État central du Madhya Pradesh, la route rocailleuse fend en deux le village de Panthbadodiya et le plonge dans un constant halo de poussière. C'est dans cet immense "cœur de l'Inde", qui abrite dans ses paysages arides la plus grande population dite "tribale" du pays, que la malnutrition frappe le plus durement. Sur un versant de la route, à l'écart des autres habitations, les femmes de l'ethnie bhil se rassemblent sur une natte posée au sol, devant les maisons faites de terre et de paille séchées. Majoritaires dans le district, les Bhils sont une tribu aborigène, selon la classification héritée de l'occupant britannique, selon les catégories établies par le gouvernement indien dans le cadre de la politique de "discrimination positive" en faveur des communautés et des castes défavorisées.

[...]

Le temps de présence des enfants à l'école a triplé

Héritier des terres et de haute caste, comme dans de nombreux villages, le landlord est l'unique employeur et créancier du village. Mme Punjraj n'a pas de travail ; son mari est journalier à la ville. Vinod, son fils aîné, est *naukar*, employé au service du *landlord*, corvéable à merci pour un salaire qui n'excède pas 15 000 roupies par an (environ 200 €). Son deuxième fils, Laxman, est un *gwala*, un enfant qui travaille pour le landlord en échange d'une réduction de la dette de ses parents. Sa fille va à l'école grâce aux aides de l'État, et le plus jeune fils attend d'être *gwala* à son tour. Ce système de servage féodal contribue à l'échec des nombreux mécanismes que l'État indien a mis en œuvre depuis l'indépendance pour sortir de la pauvreté l'immense majorité de sa population. Aujourd'hui, près d'un tiers de celle-ci vit avec moins de 1 € par jour[1], alors que le pays continue de connaître une forte croissance économique[2].



À Panthbadodiya, une expérience-pilote pourrait changer significativement les conditions de vie des pauvres, ainsi que l'approche de la lutte contre la pauvreté. Le village participe au projet de revenu inconditionnel conduit par l'Association des travailleuses autonomes (la SEWA), un syndicat qui défend depuis quarante ans les femmes à bas revenus en Inde, avec des subsides du bureau indien du Fonds des Nations unies pour l'enfance (Unicef). *"L'expérience consiste à regarder ce qui se passe dans ces familles si cette somme est donnée inconditionnellement"*, explique Sarath Dewala, le directeur de recherche. *"Il s'agit de procurer aux individus une somme d'argent, modeste mais régulière, en liquide, en supplément à toute forme de revenu"*.

Pendant dix-huit mois, Dewala et son équipe ont étudié les effets d'un revenu minimum mensuel attribué à quatre mille individus consentants dans huit villages, sans conditions de salaire, d'emploi, de caste, de sexe ou d'âge, et en leur laissant le libre usage de cet argent. Les adultes se sont vus attribuer chaque mois, en plus de leurs aides sociales, 200 roupies (2,70 €). Une somme de 100 roupies par enfant est distribuée à la mère. Parmi ces villages-tests, quatre avaient reçu l'appui de la SEWA pendant plusieurs années : organisation de groupes de parole, de coopératives d'épargne[3], prêts bancaires, cours de gestion financière, accompagnement auprès des pouvoirs locaux... Douze autres villages, dans lesquels l'allocation n'est pas distribuée, servent de témoins pour l'étude

comparative. L'initiative, qui fait suite à une autre conduite par la SEWA en milieu urbain dans un quartier de l'est de New Delhi, est le premier projet de recherche appliquée sur le revenu inconditionnel en Inde. L'hypothèse testée : le versement direct d'argent induit un changement des comportements qui se traduit par une amélioration des conditions de vie des familles, en particulier dans la nutrition et la santé des enfants.

Trois études — la première au début de l'expérience, la deuxième au milieu et la dernière à son terme — en ont confirmé les effets. Dans les villages bénéficiaires, les gens ont dépensé davantage pour acheter des œufs, de la viande et du poisson, ainsi que pour les traitements médicaux. Les résultats scolaires des enfants se sont améliorés dans 68 % des familles, et leur temps de présence à l'école a pratiquement triplé. L'épargne a également été multipliée par trois, et deux fois plus de personnes ont pu démarrer une nouvelle activité.

"Avec cet argent, nous pouvons acheter davantage de provisions, confirme Mme Punjraj. Je le dépense aussi pour mes médicaments, sans avoir à emprunter. J'ai pu rejoindre les femmes du groupe d'épargne. Je vais garder tout l'argent que je reçois pour les frais du mariage de mon fils". Jusqu'à l'âge de 13 ans, le frère de son mari, Bahadua, était *gwala*, payé 4 000 roupies par an. Puis il est devenu naukar pour 13 000 roupies. À cette époque, il devait emprunter sa ressource quotidienne au propriétaire terrien. À présent — il a 22 ans —, le revenu inconditionnel, sans lui permettre de vivre (ce n'est le cas pour personne), l'autorise à refuser ces conditions de travail.

"La régularité permet l'organisation, l'épargne, l'emprunt"

Donner de l'argent aux pauvres sans contrepartie ? Dewala rit : *"L'idée en a fait sursauter plus d'un. On nous a dit que les hommes allaient le dépenser pour se soûler, les femmes pour acheter des bijoux et des saris. L'idée que les pauvres ne savent pas utiliser l'argent rationnellement est un préjugé de la classe moyenne. L'étude montre que, au contraire, un revenu régulier permet aux gens d'être responsables. Ils connaissent leurs priorités. Quand quelque chose est rare, on en mesure la valeur... De plus, dans les villages tribaux, ils distillent leur propre liqueur"*, ajoute-t-il avec un clin d'œil, avant de poursuivre : *"L'avantage principal est celui de la régularité. La régularité permet l'organisation, l'épargne, l'emprunt. L'idée est qu'une petite somme génère énormément d'énergie dans le village".*

Quelques dizaines de kilomètres de route séparent Panthbadodiya de Malibadodiya, ainsi que dix ans de présence de la SEWA auprès des femmes. Ici, le syndicat leur apporte l'argent directement. [...]

"Les femmes n'ont plus peur. Elles deviennent indépendantes, gèrent de l'argent, font des projets. Dans plusieurs villages, elles ont contraint le landlord à augmenter leur salaire". Après avoir travaillé vingt ans dans une usine de fabrication de beedies (cigarettes), cette militante de la SEWA intervient dans près de trois cents villages. Certaines représentantes syndicales organisent dans leur district des communautés regroupant jusqu'à soixante-quinze mille ouvrières. *"Nous voulons montrer que si un syndicat gère l'argent, il sera mieux distribué. Que quand on prend soin des gens, on peut réussir"*, dit-elle. Dewala renchérit : *"Le point crucial que nous voulons démontrer, c'est que l'existence d'un corps de la société civile fait toute la différence".*

À l'origine du projet, il y a une réflexion sur l'échec des politiques publiques de lutte contre la pauvreté. La Commission du plan estime que seules 27 % des dépenses atteignent les personnes à bas revenus. Les travailleurs du secteur informel, qui constituent 90 % des actifs, restent privés de toute protection sociale. Le versement direct d'espèces permet d'éviter les nombreuses fuites et la corruption des intermédiaires. *"L'idée du revenu inconditionnel vient de la faillite des programmes conditionnels. Dès qu'il y a condition, il y a érosion. Conditionnalité implique intermédiaire, qui implique pouvoir, qui implique corruption"*,

explique Dewala. Selon la SEWA, dans le seul État du Madhya Pradesh, il existe pas moins de trois cent vingt et un programmes : distribution de terre, de nourriture, de gaz, de bourses scolaires ou de bicyclettes, travail contre rémunération..., en fonction de conditions strictes : sexe, caste, ethnie, âge, nombre d'enfants, activité. *"Le 'pur' pauvre, celui qui a faim et qui est malade, qui n'a pas de foyer, pas de télévision..., n'existe pas"*, martèle-t-il. *"Beaucoup de gens oscillent sur la ligne de pauvreté, et perdent leur droit à l'aide publique"*. Un seul schéma, l'inconditionnalité, répondrait à ces innombrables difficultés.

Le projet a en tout cas éveillé l'intérêt des autorités. Devant ses résultats enthousiasmants, l'État du Madhya Pradesh a demandé à ce que la SEWA y intègre un village tribal isolé, et l'Unicef a accepté de le financer pendant six mois supplémentaires (de juin à décembre 2012), en augmentant l'allocation mensuelle à 300 roupies par adulte et 150 roupies par enfant. Dès le 1er janvier 2013, vingt-neuf programmes ont été convertis en argent versé sur des comptes bancaires, d'abord dans vingt districts répartis dans seize États. À partir de juin, ce sera dans l'ensemble du pays. Un tournant inspiré par le succès du programme Bolsa Família ("Bourse familiale") au Brésil, qui a permis de sortir douze millions de familles de la pauvreté, et fortement contribué au développement du pays... ainsi qu'à la réélection en 2006 du président Luiz Inácio Lula da Silva.

[...]

Un revenu universel en Inde est-il possible ?

"L'attribuer à toute la population paraît inéquitable et dispendieux, avance l'économiste. Mais il n'y a aucune raison de penser que le gouvernement ne pourrait pas en récupérer le montant chez les individus qui ont un revenu supérieur, soit par l'impôt sur le revenu, soit par la taxation des produits et des services de luxe". La directrice du bureau national de la SEWA, se montre plus réservée. Elle préfère le terme "inconditionnel" à celui "d'universel". *"Seuls 10 % des Indiens paient des impôts ; 50 % sont leur propre employeur ; moins de 20 % ont un emploi régulier. Rendre ce revenu universel paraît difficile. Mais l'État pourrait l'envisager pour la moitié de la population, celle qui en a vraiment besoin"*.

Née en 1972 dans les manufactures de textile du Gujarat, la SEWA compte aujourd'hui 1 700 000 adhérentes dans toute l'Inde. Elle gère cent douze entreprises coopératives, des dizaines de coopératives de crédit, des hôpitaux, des agences de services juridiques et une banque. Qu'est-ce qui a amené un syndicat de femmes à s'engager dans l'expérimentation du revenu minimum inconditionnel ? *"Le débat a commencé il y a quatre ans. Les néolibéraux le défendaient pour faire des économies, et la gauche le critiquait parce qu'elle y voyait une attaque contre les aides publiques. Mais nous dirigeons une banque, nous gérons de l'argent ; nous savons que l'argent entre les mains des gens est quelque chose de puissant"*. [...]

Dans ce petit village isolé de sept cents habitants, entièrement composé de familles bhil, le silence et la lenteur ne sont perturbés que par les jeunes enfants aux cheveux hirsutes courant presque nus autour de buffles et de chèvres. Mais l'intérieur des modestes demeures témoigne de récents changements : les murs sont consolidés avec des briques et du ciment, les tas de maïs conservés pour la saison sèche sont imposants.

Ce village tribal, intégré au projet pour les six derniers mois à la demande de l'État, fait l'objet d'une attention particulière en raison de son isolement et de son dénuement. Les habitants se consacrent traditionnellement, durant la saison chaude, à la cueillette des feuilles de tendu[4], que l'entreprise nationale de fabrication de beedies achète 75 roupies le fagot de cinq mille feuilles. Jusqu'alors, l'argent liquide y était pratiquement absent. Grâce au revenu inconditionnel, Dinesh, 21 ans, aîné d'une fratrie de cinq garçons, a pu s'offrir des cours particuliers, passer son examen de fin de lycée et accéder à l'université. Son jeune frère Umesh, 20 ans, suit son exemple et a réussi son entrée en classe de terminale. *"Le revenu inconditionnel est comme les parents, dit-il, parce qu'il donne équitablement à chacun"*.

Benjamin Fernandez
Journaliste

Avec l'autorisation du Monde Diplomatique
Article publié dans le n° de mai 2013 où l'article peut être lu en entier.

1/ Banque mondiale, données en parité du pouvoir d'achat 2010.
2/ La croissance, qui avait atteint 8,3 % en 2010, s'établissait à près de 5 à 6 % pour 2012-2013.
3/ Les femmes mettent en commun de petites sommes d'argent, constituant ainsi un fonds disponible à l'emprunt pour les membres, selon le modèle de la tontine.
4/ Le tendu dont la feuille enroule le contenu du beedie est un arbuste de la famille des eucalyptus.

Mouvement Alliance Paysanne du Togo

Le CCFD-Terre solidaire choisit de donner à des leaders paysans les mêmes types de moyens que ceux habituellement apportés à des organisations "officielles".

En 1999, le MRJC Bénin et le CCFD ont invité 200 jeunes paysans béninois et togolais pour débattre ensemble de leur vision et du rôle qu'ils pourraient jouer pour un développement plus juste en faveur des petits producteurs.

Sept jeunes leaders togolais ayant participé à cette rencontre sont à l'initiative de l'association **"Mouvement Alliance Paysanne du Togo"** (MAPTO) qui s'est créée en 2003 avec environ 200 petits paysans fortement convaincus des enjeux.

Le mouvement MAPTO s'est donné pour mission de défendre les intérêts du paysan et d'améliorer ses conditions de vie par la professionnalisation et l'organisation des filières de produits agricoles.

Pendant les années qui ont suivi la création de MAPTO, un grand travail de mobilisation, *"à la manière d'une plante qui se développe d'abord à la racine"*[1], a été mené dans presque tous les villages du Togo pour conscientiser les paysans à adhérer aux valeurs du mouvement et à se mobiliser ensemble pour un monde rural plus juste. Nombreux sont ceux qui ont adhéré pour être mieux défendus dans leurs droits et leurs intérêts, d'autres pour bénéficier de services concrets, d'autres encore très nombreux pour défendre leur identité de paysan et de contributeur au développement de leur pays "C'est nous qui nourrissons ce pays !". Aujourd'hui MAPTO est devenu un acteur incontournable du développement rural au Togo et rassemble environ 12 000 adhérents, répartis dans tout le pays.

Les objectifs généraux du MAPTO sont :

- Défendre les intérêts des paysans auprès des partenaires publics et privés,
- Favoriser le dialogue, la réflexion et le partage des expériences autour des questions majeures et essentielles du développement agricole et rural,
- Contribuer à l'émergence de l'identité paysanne,
- Contribuer à la promotion des exploitations familiales pour un développement humain durable.

L'opération "Bol MAPTO" : une petite, mais véritable révolution qui offre aux paysans la maîtrise de leur destin.

En 2005, MAPTO a décidé la mise en œuvre d'une large étude sur la commercialisation du riz, du maïs et de la tomate.

À l'issue de cette étude MAPTO s'est en particulier rendu compte que les paysans n'avaient aucun instrument de pesage. Ils étaient donc tributaires des commerçants qui utilisaient des bols de mesure de tailles différentes suivant les régions. Ce système de bols multiples empêchait de suivre le prix des céréales dans le pays et permettait une importante triche sur le volume de céréales vendues au détriment des producteurs.

Pour faire face à ce problème, MAPTO a contribué à l'harmonisation du bol de mesure dans les marchés locaux en créant le "Bol Mapto", unité standardisée non déformable de 2,5 kg de céréales. L'utilisation de cette mesure permet de mettre en place une pratique de commercialisation plus juste et plus équitable, ce qui est la préoccupation de tous les producteurs aujourd'hui.

Le rôle du CCFD-Terre Solidaire auprès de MAPTO

Le point de départ de cette aventure a été de prendre le risque de s'engager auprès des petits paysans pour leur donner les moyens de construire leurs instruments de représentation et d'action collective.

Aujourd'hui le CCFD et MAPTO ont choisi de travailler ensemble sur le défi difficile à relever du financement de la production agricole, aussi bien au niveau de l'ingénierie financière — en partie grâce à l'appui de sa filiale la SIDI[2] — mais aussi, et surtout sur la capacité bien réelle de mobilisation endogène des ressources paysannes.

Le CCFD va rester attentif aux cotés de MAPTO pour jouer son rôle habituel de partenaire et retrouver une certaine distance maintenant que MAPTO a tous les instruments et moyens pour réussir cette nouvelle phase.

"Nous avons fait le pari de la confiance" explique Bruno Angsthelm, chargé de mission au CCFD-Terre Solidaire. *"Un pari audacieux parce qu'on a donné à un groupe de petits paysans les moyens qu'on donne d'habitude aux ONG. Et ça marche ! Aujourd'hui les paysans sont respectés et l'agriculture est à nouveau considérée comme un métier sur lequel on peut compter pour construire l'avenir".*

Évelyne Couteux
Déléguée CdEP à
l'AG du CCFD-Terre Solidaire

1/ Dixit M. Konsana Valentin, Président du MAPTO
Voir le site : http://ccfd-terresolidaire.org/projets/afrique/togo/
2/ Solidarité Internationale pour le Développement et l'Investissement, société anonyme solidaire créée en 1983 par le CCFD-Terre Solidaire

Paroles e

Le lendemain encore, Jean se trouvait là avec deux de ses disciples. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : "Voici l'Agneau de Dieu". Les deux disciples entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus. Se retournant, Jésus vit qu'ils le suivaient, et leur dit : "Que cherchez-vous ?" Ils lui répondirent : "Rabbi – ce qui veut dire : Maître –, où demeures-tu ?" Il leur dit : "Venez, et vous verrez". Ils allèrent donc, ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers la dixième heure (environ quatre heures de l'après-midi).

André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux disciples qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus. Il trouve d'abord Simon, son propre frère, et lui dit : "Nous avons trouvé le Messie" – ce qui veut dire : Christ. André amena son frère à Jésus. Jésus posa son regard sur lui et dit : "Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Kèphas" – ce qui veut dire : Pierre.

Dans ce passage de l'Évangile de Jean, il est beaucoup question de regards, tantôt pour parler du regard des hommes sur Jésus, tantôt du regard de Jésus sur les hommes. Le regard que Jésus a posé sur Pierre et Nathanaël a été ***déterminant pour le restant de leur vie.***

En ce qui concerne le regard de Jésus, les Évangiles ne nous décrivent pas une palette de sentiments aussi variés que celle des hommes. L'Évangile de Marc nous parle d'un regard de colère sur les Pharisiens lorsque Jésus leur demande s'il est possible de faire du bien le jour du sabbat, et que ces derniers refusent de répondre (Mc 3, 5). À part ce passage (et peut-être un ou deux autres), les Évangiles nous montrent que le regard de Jésus exprime l'amour, la compassion.

Rencontre de Nathanaël

Qu'a de particulier le regard de Jésus pour bouleverser à ce point la vie d'un homme ? Pour le comprendre, nous allons suivre la rencontre de Nathanaël avec Jésus.

Le lendemain de ce jour mémorable pour Pierre, Nathanaël voit venir vers lui quelqu'un qu'il connaissait bien, Philippe. Ce dernier, tout excité, lui raconte qu'il vient de rencontrer un homme dont il est sûr que c'est ***celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les prophètes*** (v. 45). En d'autres termes : ***Nous avons trouvé le Messie dont parle la Torah !***

Surpris d'une telle nouvelle, Nathanaël lui demande alors : ***Comment s'appelle-t-il celui dont tu me parles ?*** Philippe répond : ***Jésus de Nazareth, fils de Joseph***. Nathanaël réfléchit un instant, essaye de se remémorer tout ce qu'il a étudié dans la Torah ; mais il ne se souvient d'aucun passage de la Torah où la ville de Nazareth est mentionnée. Alors, il exprime son scepticisme à Philippe : ***Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ?*** C'est-à-dire : Un événement aussi extraordinaire que celui que tu m'annonces peut-il venir d'une localité dont ne parle pas la Torah ?

Philippe sait que Nathanaël a raison : Nazareth n'est jamais mentionné dans la Torah. Mais il sait aussi que son ami est un ***chercheur de Dieu*** et que, lorsqu'il sera en face de Jésus, tous ses **préjugés** tomberont. Alors, il lui dit simplement : ***Viens et vois*** (v. 47). Nathanaël accepte cette proposition. Et Philippe le conduit vers Jésus. Alors qu'ils s'approchent, Nathanaël entend Jésus dire à son propos : ***Voici vraiment un Israélite dans lequel il n'y a pas de fraude*** (v. 47). "Autrement dit un juif fidèle et authentique, droit, sans tromperie ni mensonge. L'autre est surpris. Comment le connaît-il ? ***'Avant que Philippe ne t'appelle, lui répond Jésus, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu'***. L'image du figuier renvoie aux hommes pieux qui étudiaient paisiblement la Loi à l'ombre de cet arbre, en compagnie d'un maître. [...] Que Jésus ait pu le 'voir sous le figuier', sans le secours des yeux, suffit à le convaincre et à modifier en profondeur ses croyances. La clairvoyance n'est-elle pas un des attributs messianiques ?" (Jean-Christian Petitfils *Jésus* p. 121).

Nathanaël a pris conscience, tout à coup, que le regard que Jésus a porté sur lui lorsqu'il était sous le figuier, n'était pas un regard physique, mais un regard surnaturel qui a percé les secrets de son cœur.

t regards

Le lendemain, Jésus décida de partir pour la Galilée. Il trouve Philippe, et lui dit : "Suis-moi". Philippe était de Bethsaïde, le village d'André et de Pierre. Philippe trouve Nathanaël et lui dit : "Celui dont il est écrit dans la loi de Moïse et chez les Prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus fils de Joseph, de Nazareth". Nathanaël répliqua : "De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?" Philippe répond : "Viens, et vois". Lorsque Jésus voit Nathanaël venir à lui, il déclare à son sujet : "Voici vraiment un Israélite : il n'y a pas de ruse en lui". Nathanaël lui demande : "D'où me connais-tu ?" Jésus lui répond : "Avant que Philippe t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu". Nathanaël lui dit : "Rabbi, c'est toi le Fils de Dieu ! C'est toi le roi d'Israël !".

Évangile de saint Jean 1, 35-49

On ne pourra jamais affirmer avec certitude ce que Nathanaël faisait sous ce figuier, puisque le texte ne nous le dit pas. Mais on a un indice dans ce que Jésus dit de lui : ***Voici vraiment un Israélite dans lequel il n'y a pas de fraude.*** Il est vraisemblable que Nathanaël était dans une prière de repentance, demandant à Dieu de lui donner un cœur pur.

Alors, lorsqu'il entend Jésus lui dire : ***quand tu étais sous le figuier, je t'avais vu***, Nathanaël comprend immédiatement que cet homme est bien celui annoncé depuis plusieurs siècles dans les prophéties, car seul le Fils de Dieu a un regard capable de lire dans le cœur.

Nathanaël s'est senti transpercé par ce regard de vérité. En l'espace de quelques instants, il est passé du scepticisme à la foi : il a compris qui était Jésus. Il est devenu son disciple, sous le nom de Barthélémy (Mc 3.18).

Appel de Simon-Pierre

On assiste au premier regard de Jésus sur Pierre : ***Fixant son regard sur lui***, Jésus dit : ***Tu es Simon, fils de Jonas : tu seras appelé Céphas*** (v 42). La façon dont Jésus a regardé Pierre a complètement changé la vie de ce dernier. Apparemment, son avenir était tout tracé : toute sa vie, il serait pêcheur sur le lac de Tibériade. C'était sans compter sur sa rencontre avec Jésus : désormais, Jésus lui donne un autre nom, Pierre, et les autres Évangiles nous disent que Jésus en a fait un ***pêcheur d'hommes*** (Mt 4, 19), un disciple de Jésus.

Pierre avait fait la veille la même expérience que Nathanaël : le regard de Jésus était allé jusqu'au fond de son cœur. Le psalmiste dit la même chose : ***Seigneur, tu me scrutes et tu me connais*** (Ps 139, 1) Même affirmation dans l'Évangile de Jean 2, 23 : ***Pendant que Jésus était à Jérusalem, à la fête de la Pâque, plusieurs crurent en son nom, à la vue des miracles qu'il faisait, mais Jésus ne se fiait pas à eux... il savait de lui-même ce qui était dans l'homme.***

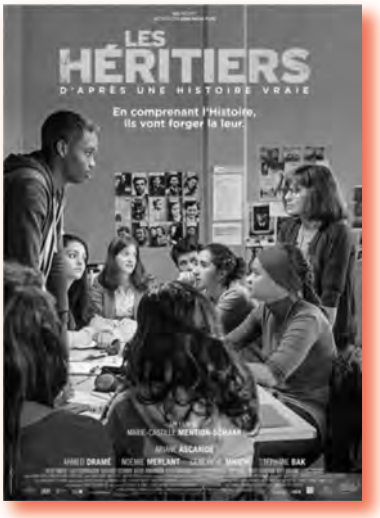
Jusqu'à présent, j'ai insisté sur le regard. Mais le texte nous montre que ces regards sont accompagnés par une parole. Qu'est-ce qui a été déterminant dans le bouleversement opéré chez Pierre et Nathanaël ? Le regard ? Ou la parole ? L'Écriture nous dit que ***la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole du Christ*** (Rm 10, 17). C'est donc assez clair : la parole prime sur le regard. Alors, à quoi sert le regard ? Pour Nathanaël, la parole prononcée par Jésus a été le révélateur de l'acuité du regard de Jésus sur son cœur. Il n'existe pas de hiatus entre la parole de Jésus et son regard, entre son regard et sa parole. L'un ne va pas sans l'autre ; l'un ne peut pas contredire l'autre. Ils sont complémentaires. La vie de Pierre, celle de Nathanaël, ont basculé lorsque le regard et les paroles de Jésus ont atteint leur cœur.

Le regard que Jésus porte sur Pierre a changé radicalement sa vie puisqu'il a quitté son métier pour le suivre et devenir pêcheur autrement : pêcheur d'hommes. Nathanaël est surpris d'entendre Jésus lui dire d'abord : ***Voici vraiment un Israélite dans lequel il n'y a pas de fraude*** au point de lui répondre : ***Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël***. Ce récit montre que la parole de Jésus s'accompagne d'un regard en vérité qui a su rejoindre Pierre et Nathanaël au plus profond de leur être.

Olivier Joncour

Deux films “inspirés”

Les Héritiers et **Qu’Allah bénisse la France** sont des films de fiction tous deux “*inspirés d’une histoire vraie*”, qui mettent en scène des jeunes vivant dans des quartiers “*de banlieue*” multi-culturels et défavorisés. Ce sont aussi deux histoires de réussites inattendues (mais méritées), de “*sortie par le haut*” en quelque sorte, qui visent à porter un regard différent (et bienveillant !) sur ces lieux et ceux qui les habitent.



Les Héritiers, tout d’abord, raconte comment, sous l’impulsion d’une prof d’histoire intrépide (interprétée par Ariane Ascaride), une classe de seconde particulièrement difficile finit par remporter le Concours National de la Résistance et de la Déportation en bouclant un dossier brillant sur les enfants dans les camps de concentration. Le film s’inspire de l’expérience réelle d’un des protagonistes, également co-scénariste et acteur, et intègre le témoignage authentique d’un ancien déporté, habitué des visites dans les salles de classe. Le récit adopte une structure linéaire classique : portrait d’un groupe hétéroclite et initialement désaccordé, apprivoisement mutuel de la prof et des élèves dissipés, émergence progressive d’un sens du collectif et d’une vraie solidarité, triomphe final. Les individualités (parfois fortes) ne sont pas gommées mais finissent par trouver leur place dans l’ensemble, à l’exception notable d’un élève récemment converti à l’islam, qui abandonne le projet en cours de route.

Le tableau n’est pourtant pas toujours idyllique. Le film commence par un affrontement tendu sur le port du voile, on voit aussi les pressions plus ou moins lourdes qui pèsent sur les filles qui ne s’habillent pas “comme il faut” ou sur les garçons qui ne se montrent pas assez à la mosquée. Les crispations, liées à la communauté musulmane, ne sont donc pas évacuées. Mais au final, c'est quand même le sentiment d'une entente possible et fructueuse, quasi miraculeuse, qui prévaut. Le titre choisi est particulièrement malicieux : les “héritiers” auxquels il est fait référence ne sont certainement pas ceux qui bénéficient du bagage social et culturel élevé de leurs parents (sens popularisé par le livre de Bourdieu et Passeron qui porte ce titre, datant de 1964), bien au contraire ! Les lycéens du film viennent d’origines très diverses et, visiblement, très modestes. L’héritage qu’ils vont apprendre à connaître et à assumer est celui des juifs persécutés et morts pendant la guerre, pour lesquels ils n’ont souvent, au départ, pas beaucoup de compassion (quelques scènes illustrent des comportements antisémites plus ou moins latents dans le quartier). La “morale” de l’histoire est ainsi claire : l’héritage peut se choisir. Et la fraternité se construire.

Qu’Allah bénisse la France se présente, quant à lui, comme le récit, largement autobiographique, de la jeunesse de son réalisateur, le chanteur de rap Abd-Al-Malik, au sein d’un quartier chaud de la banlieue de Strasbourg. Il s’appelle initialement Régis, sa mère est congolaise et chrétienne, elle élève seule trois garçons. Régis est bon élève, il est soutenu par une prof de philo qui l’envoie en “hypo-khâgne” (hippocampe, comprend sa maman...). Mais, pour assouvir sa passion de la musique, il se livre à quelques larcins et se risque un temps à jouer le dealer de cannabis. Il se convertit finalement à la foi musulmane, adopte d’abord une attitude rigoriste et prosélyte qui l’amène à renoncer à la musique, avant de trouver une forme d’apaisement dans le mouvement soufi, de renouer avec sa passion et d’épouser son amie d'enfance d’origine marocaine.

Le film est un récit d'initiation, un peu moins linéaire que ***Les Héritiers*** mais finalement tout aussi classique (la famille, l'école, les copains, les filles, comme pôles d'attractions contradictoires). L'adolescent doué mais vivant dans un milieu peu favorable (plusieurs de ses amis d'enfance meurent prématurément) finit par trouver sa voie et son équilibre dans un rap d'inspiration poétique, il se construit progressivement une identité qui réconcilie toutes ses aspirations.

Au-delà de leurs différences de ton et de références (***Les Héritiers*** se place clairement sous l'égide d'*Entre les murs*, tandis qu'***Allah bénisse la France*** se situe plutôt dans la lignée de *La Haine*), ces films présentent en fait de nombreux points communs, et délivrent tous deux des messages largement optimistes. Ils témoignent que les origines ne sont pas des barrières infranchissables, que les mélanges culturels peuvent donner lieu à d'étonnantes et riches synthèses. Évidemment, ça ne marche pas toujours du premier coup et les obstacles ne manquent pas. Il faut des passeurs (les profs sont en première ligne), de la patience et de la persévérance. La parole (et même la "tchache") est, chaque fois, la meilleure arme.

Du côté des ***Héritiers***, c'est en posant des définitions claires (la scène où la prof explique la spécificité d'un génocide par rapport à un massacre est à ce titre exemplaire) que les conflits sont désamorcés. Le groupe se constitue via l'échange oral, le partage de lectures et l'appropriation de la parole du déporté. Et c'est son amour des mots et de la littérature qui inspire à **Abd Al Malik** son rap si personnel. Au cœur malgré eux d'une actualité brûlante, ces films donnent de quoi ne pas désespérer de la République...

Isabelle Tellier
Paris

L'atome, le singe et le cannibale

Le dernier ouvrage de Jean-Michel Maldamé (J-MM), *L'atome, le singe et le cannibale* répond à la question des origines, qui intéresse un large public dépassant l'enseignant des sciences de la vie, le philosophe ou l'exégète : "*D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*". Les religions y répondent par des mythes qui, le plus souvent, tentent aussi une explication du mal. La philosophie et la métaphysique parlent du commencement du monde avec la notion de Création ; elles sont interpellées par les derniers travaux de l'astrophysique, la théorie de l'évolution et l'anthropologie fondamentale.

Membre de l'Académie pontificale des sciences, ex-doyen de la faculté de philosophie de l'Institut Catholique à Toulouse, l'auteur précise dès le début son option méthodologique, comme intellectuel soucieux "*d'instaurer un dialogue entre la science et la foi*". Ni affrontement, ni exclusion, ni domination de l'une sur l'autre, (soit que l'on tienne la raison comme supérieure à la croyance et donc à la foi, ou inversement que l'on estime que la révélation, venue de Dieu, serait supérieure au travail des savants). La cosmologie débouche sur la question décisive du sens de la vie et de la liberté car l'explication de l'univers "*réduite aux seules lois mécaniques s'avère déficiente*". L'homme, toujours plus complexe qu'un atome, plus évolué qu'un singe, aura toujours le choix entre être ou ne pas être un cannibale.

Le recours aux mythes permet d'interroger la "*profondeur de l'être*" dans sa quête du sens de l'existence ; J-MM distingue "*naître, advenir et provenir*". Or cette interrogation de l'individu se place dans un contexte de représentations qui a fortement changé au cours de l'histoire. Il relie l'évangile de Matthieu (avec la question du commencement comme se la pose tout juif à propos du messie) au parallèle qu'établit Saint Paul entre Jésus et Adam et au prologue de St Jean sur le rapport entre parole et raison.

Avec l'avancée de la science, les représentations du cosmos dans la littérature scientifique et philosophique changent car toute cosmologie est à la fois science ET métaphysique. Les méthodes actuelles d'observation s'éloignent de l'astrologie, avec la formulation mathématique et le savoir désintéressé. Depuis Einstein la question de l'univers en expansion déplace la question du commencement. Big bang : ce point sur l'axe du temps supposé infini, comment l'interpréter ? Les astrophysiciens proposent divers modèles... Quasars et "énergie noire", théorie des cordes. Métaphores, généalogies, concept d'émergence : "*la question du début est donc une question sans fin*". "*La cosmologie est un lieu privilégié où des questions philosophiques sont posées aux scientifiques et au grand public, lecteur des livres* de *vulgarisation*". Le modèle aristotélicien s'efface, brisé par le modèle "atomiste" considérant la pluralité des mondes : "*l'emploi*

du pluriel fonde le refus de toute finalité". L'affirmation de l'unité de Dieu c'était l'unité de son œuvre, un ordre du monde supposé intelligible et la justice possible.

La création ex nihilo interroge la question de Dieu (un et éternel ?), selon la représentation que l'on se fait de l'origine du monde comme production ou relation, récit ou alliance. Elle est le lieu de la crispation des fondamentalistes comme des agnostiques ; l'univers est-il toujours cet espace-temps fini ? "*POINT zéro ?*" C'est tout le débat entre créationnisme, croyance issue de la lecture littérale de la Bible, et évolutionnisme qui, aux États-Unis, devint un pilier identitaire des protestants évangéliques. Aujourd'hui le pape François affirme : "*Le commencement du monde n'est pas œuvre du chaos mais d'un Principe suprême qui crée par amour*". Il affirme que le Big Bang et la théorie de l'évolution ne sont pas incompatibles avec la foi chrétienne. "*Le Big Bang, que nous pensons être à l'origine du monde, n'annule pas l'intervention d'un créateur divin. L'évolution dans la nature n'est pas contradictoire avec la notion de création car l'évolution nécessite la création d'êtres qui évoluent*" (cité par Pierre Jovanovic, *La Vie* 6 novembre 2014). Pour J-MM, ce débat de fond, repris par les rationalistes et les athées, repose sur une "*confusion apologétique*" : "*La notion de création n'implique pas de reconnaître la finitude temporelle du monde*". C'est en considérant la fin que le commencement se comprend "*la finitude du monde dans le futur a pour corrélat sa finitude dans le passé*".

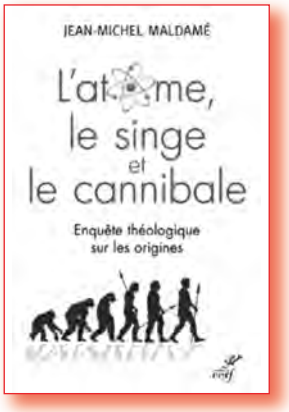
La biogenèse veut percer la formation de la planète terre et la place de l'homme dans la nature (avec l'aide des astrophysiciens – cf. le récent succès de Rosetta sur la comète Tchourimov). Mais la science n'est pas à l'abri des impasses du réductionnisme. Qu'est-ce que l'homme pour le "*paléontologue ou le biologiste*" qui, à la suite de Darwin, cherche le chaînon manquant et l'ancêtre proche du singe ? C'est poser la question de la finitude et du mal.

La mise en scène d'Adam dit l'origine du péché pour le peuple élu : ce personnage au nom générique énonce la racine du péché et son universalité : le refus de la relation avec Dieu. Les mythes fondateurs évoquaient l'impur, la misère, la relation manquée. La littérature européenne (moderne ou postmoderne), exprime aujourd'hui le désarroi et le désespoir face à l'absurde : l'être humain, pris dans un néant d'origine, marqué par sa condition humaine, frustré, porté vers un infini qu'il ne peut atteindre est toujours confronté à une carence ou à une absence. Mais l'anthropologie moderne peut construire une existence qui soit une "*possibilité d'accomplissement*" et pas seulement une analyse du mal comme injustice ou contingence. La réponse chrétienne du salut pose l'existence de Dieu et la responsabilité humaine en donnant une définition du péché. Le christianisme "*prend son principe dans ce qui est advenu dans la mort et la résurrection de Jésus*" ; alors "*la part obscure demeure, mais elle est inscrite dans une dynamique qui est attente de la manifestation de l'amour de Dieu*". L'obscurité présente ne doit pas être niée ; elle doit être "*assumée*".

J-MM présente ses convictions de frère prêcheur dominicain et son expérience de philosophe et de scientifique. Sa confession de foi ne s'enferme pas dans l'affectivité, elle est liée à la démarche contemplative et scientifique. Son égale considération pour les disciplines évoquées montre son respect et son estime de la science, ce qui ne va pas de soi dans le monde des théologiens : les scientifiques sont parfois l'objet d'un certain mépris de la part des philosophes ; mais les scientifiques se méfient des philosophes et des théologiens ; pour eux le terme "*métaphysique*" est un terme de mépris, comme le terme de "*croyance*" ; la "*religion*" est souvent vue comme un archaïsme.

Les index (155 noms propres, citations bibliques et 154 concepts) et les trente pages de notes bibliographiques font de cet ouvrage un outil précieux pour ceux qui veulent approfondir ces disciplines.

Benoît Petit
Toulouse



Jean-Michel Maldamé (o.p.),
la science et la foi.
éd du Cerf, 2014, 305 p., 19 €

Le petit livret pour dire ***"stop aux idées fausses sur la pauvreté"*** d'Astrapi. Réalisé par les Opérations spéciales de Bayard Jeunesse en collaboration avec ATD QUART MONDE. (Responsable : Sophie.hardy@bayard-presse.com Textes : Anne Sophie Chilard. Illustrations : Robin. Secrétaire de rédaction : Isabelle Gilloots. Imprimé par Vincent à Tours. Novembre 2014).

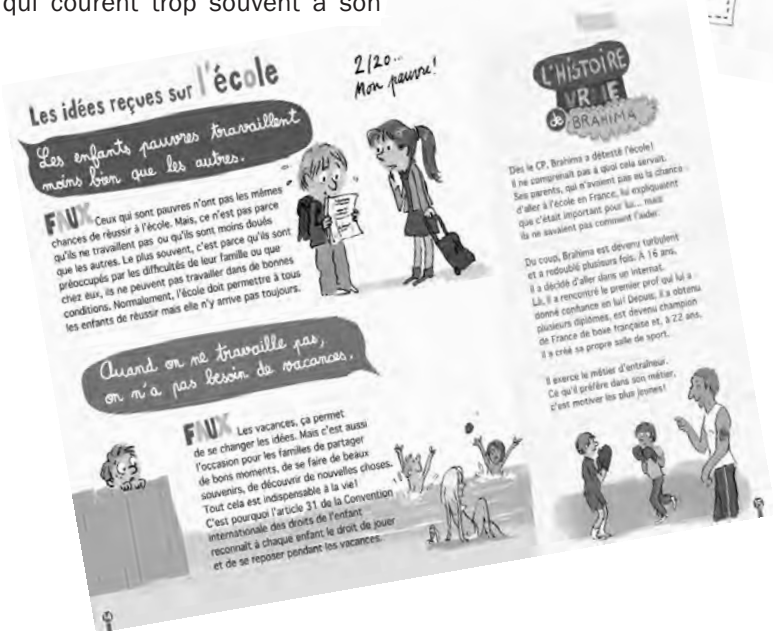
Préfacé par Marie Derain, défenseure des enfants de 2011 à 2014, ce petit livret se propose d'éclairer les enfants sur la pauvreté c'est à dire de mieux la comprendre et de rejeter les préjugés qui courent trop souvent à son sujet, première étape pour la faire reculer. À partir de bandes dessinées d'une page, des situations concrètes de pauvreté dont un enfant est le héros sont exposées : elles ont pour thèmes le travail, le logement, la réussite scolaire. C'est un moyen pédagogique efficace de présenter ces grandes questions en les mettant à la portée des enfants. Ils peuvent aussi, peut-être, y reconnaître des situations analogues dans leur entourage. Dans un second temps, pour chacun de ces trois thèmes, deux idées reçues sont formulées dans des bulles nettement identifiables auxquelles répond un court texte qui dit les faits dans un langage clair et précis. Enfin, également pour chaque thème, une histoire vraie est racontée, histoire toujours positive et pleine d'espérance, qui montre que la pauvreté peut être réduite ou vaincue. Ces dernières parties sont illustrées par des dessins sensibles voire humoristiques. Un tel livret permet ainsi aux enfants (et à bien des adultes) de dépasser les schémas tout faits pour aller au delà des apparences dans une approche bienveillante de celui qu'on a tendance à juger et cataloguer trop rapidement.

Bernard Lepage

Ce fascicule est à télécharger sur le site d'ATD-Quart-Monde

As-tu déjà entendu dire «On est chômeur parce qu'on ne veut pas travailler» ?
C'est une des nombreuses idées fausses sur la pauvreté. Car, être pauvre, ce n'est jamais un choix !
En France, un enfant sur cinq est victime de la pauvreté. Comme pour les adultes, le regard des autres est difficile à supporter pour eux.
Combattre les idées fausses c'est reconnaître à chacun les mêmes droits.
Toi aussi, change ton regard et agis contre la pauvreté !
Une belle façon de faire respecter les droits de l'enfant !

Marie Derain,
Défenseure des enfants



Charlie, et après ?

Dès le 8 janvier, Michèle Lesquoy rédigeait un texte d'hommage aux journalistes et policiers qui avaient été sauvagement assassinés la veille. Depuis, il y a eu la policière froidement abattue puis la prise d'otages sanglante de la porte de Vincennes. Ces événements ont provoqué de grandes manifestations de solidarité et une prise de conscience accrue des graves difficultés dans notre société. Notre site Internet a publié ou relayé un certain nombre d'interventions aussi bien des témoignages d'enseignants face à leurs classes que des réflexions sur l'évolution de l'école, la société, l'islam.

Le thème de notre prochaine rencontre nationale, les 11 et 12 avril à Issy-les-Moulineaux portera sur l'école de la République. Bien avant les attentats de janvier, nous nous interrogions sur une école d'où sortent tant de personnes prêtes à voter sans réfléchir pour le Front National. Bien sûr, l'école n'est pas la seule responsable, mais on peut s'interroger sur l'écart grandissant entre les grands principes qui la régissent et le résultat final.

La montée des intégrismes religieux est un phénomène inquiétant qui nous pousse à favoriser le dialogue avec tous les croyants et les agnostiques de bonne volonté pour montrer que la conviction religieuse peut et doit se concilier avec une société laïque en nous rappelant la devise adoptée lors de la fusion entre les *Équipes Enseignantes* et la *Paroisse Universitaire* : "*Notre place dans l'école laïque et notre foi chrétienne sont parfaitement conciliables et réciproquement fructueuses*".

CdEP, exister et communiquer

En 1910, Joseph Lotte lance son bulletin des professeurs catholiques de l'université. C'est le début de l'aventure qui rassemble les enseignants catholiques de l'enseignement public qui ont besoin de se rencontrer, confronter leurs réflexions sur leur pratique professionnelle et religieuse dans le contexte d'une école et d'une république laïque. Dès leur début, les Équipes Enseignantes ont ressenti la nécessité d'une revue pour échanger entre elles.

Fidèle à cette tradition, l'association Chrétiens dans l'Enseignement Public, avec sa revue *Lignes de Crêtes*, essaie de répondre aux défis de notre époque. Une revue est très utile pour nous aider à approfondir et préciser notre réflexion, confronter nos points de vue sur les problèmes de l'éducation. C'est l'outil d'une réflexion lente et construite, qui s'adresse à un public restreint, formé essentiellement d'abonnés.

Depuis quelques années, CdEP, pour élargir son audience, cherche à utiliser les nouveaux moyens de communication et a créé un site Internet. C'est un outil d'une rapidité et d'une souplesse remarquables, accessible par tous grâce aux moteurs de recherche. En utilisant quelques exemples récents, je voudrais montrer comment ce site joue un rôle complémentaire de celui de la revue.

L'agenda

L'équipe responsable du site annonce toutes les rencontres dont elle a été informée. Selon les cas, ces annonces sont accompagnées d'un simple lien permettant de contacter l'équipe organisatrice ou d'une feuille d'invitation plus ou moins détaillée. J'ai ainsi beaucoup apprécié l'invitation à la rencontre de Noël des équipes du Nord. J'espère qu'elle a eu du succès.

Certaines fois un compte-rendu sera même publié après la rencontre, il pourra être repris par la suite, en totalité ou en partie, comme celui de la conférence de Baubérot, à Rouen, publié dans le n° 25. Tout cela peut donner à certains des idées de thèmes de rencontre et aussi attirer des personnes nouvelles. Alors, pensons à alimenter cette rubrique pour signaler les rencontres que nous organisons ou celles que préparent certaines associations amies.

L'actualité

Trois mois séparent deux numéros successifs de la revue, ce qui ne permet pas de réagir facilement à l'actualité. Le site n'a pas cet inconvénient. Lors des tragiques événements des 7, 8 et 9 janvier, il a été ainsi possible de publier très vite une réaction à chaud de Michèle Lesquoy, approuvée par le bureau. Les auteurs des différents blogs du site

ont mis leurs réactions en ligne à leur rythme. Un témoignage spontané a rapidement complété ce dispositif auquel ont été associés quelques liens vers des communiqués de presse d'associations amies ou des articles de journaux.

Les débats de société

En cherchant un peu on peut trouver trace de certains débats comme celui sur la "théorie du genre". D'autres textes plus récents sont directement accessibles. Ainsi, au jour où j'écris ce texte, on peut trouver, dès la première page du site, un témoignage d'une enseignante qui a modifié sa pédagogie après avoir étudié en équipe le livre de Michel Serres *Petite Poucette*, une invitation à lire le livre de Jean-Michel Maldamé, *L'atome, le Singe et le Cannibale* ou encore un appel au dialogue interreligieux signé lors d'un colloque à Lyon, le premier octobre 2014. Celui-ci prend d'ailleurs une actualité nouvelle dans le sillage des événements de janvier 2015.

Différents blogs animés par des personnalités très différentes, ouvrent un regard vers ce que vivent et pensent leurs auteurs. A côté de Marc Farine, retraité bien connu des Équipes du Nord, deux enseignants de lycée ont adopté des pseudonymes qui leur permettent de parler plus librement de leur métier et de leurs relations avec leurs élèves.

Différents modes d'accès

Des mots-clés et une fonction "recherche" permettent l'accès à différents textes sur les thèmes qui apparaissent fréquemment dans les textes publiés sur le site. Les anciens numéros de *Lignes de crêtes* et de notre bulletin de liaison *CdEP info* sont aussi en ligne. Malheureusement, actuellement, le moteur de recherche utilisé ne permet pas d'y retrouver facilement un article. Mais nous travaillons à corriger ce défaut pour rendre, au minimum, les sommaires accessibles.

On peut aussi accéder à toutes sortes de dossiers qui sont classés en différents menus et sous-menus accessibles en haut de la page d'accueil. On peut ainsi re-

trouver tous les numéros passés de nos publications, se renseigner sur nos rencontres récentes, le projet et l'histoire de l'association, les hommages à quelques grandes figures qui nous ont quittés...

L'ouverture extérieure

Un des menus donne accès à quelques textes concernant nos liens avec nos partenaires privilégiés que sont le CCFD-Terre Solidaire, le SIESC, Dialogue et coopération. En "accès direct" à la une, on trouve des liens vers toutes sortes de sites amis qui ont accepté ce lien et ont réciproquement un lien vers CdEP. Suite à un accord avec le journal *La Croix*, une fenêtre contient les références de quelques articles du jour dans le domaine de la famille et de l'éducation. Ces articles sont accessibles en totalité par un simple clic sur leur intitulé.

Un forum public a été créé et devrait être réactivé prochainement à propos du synode sur la famille.

Pourquoi faut-il s'enregistrer sur le site pour avoir accès au forum ?

Malheureusement Internet n'est pas fréquenté que par des personnes bienveillantes. Celui qui s'enregistre laisse son adresse électronique ce qui est dissuasif pour les esprits mal intentionnés.

Dès que vous êtes enregistré, non seulement vous pouvez prendre connaissance du forum et participer au débat, mais encore vous pourrez recevoir la Lettre électronique qui vous informera régulièrement des nouveautés sur le site. Alors, si ce n'est pas encore fait, n'hésitez pas à passer un petit moment à parcourir cdep-asso.org et faites nous part de vos remarques (accès direct/Contactez nous !).

Et les réseaux sociaux ?

Depuis peu, nous avons aussi ouvert un compte Facebook pour donner une meilleure visibilité à notre site et aux informations qui y sont régulièrement ajoutées à l'initiative des uns et des autres. Nous espérons permettre ainsi à notre travail de réflexion d'atteindre ceux qui seraient dans des recherches proches des nôtres et susciter leurs réactions.

Anne-Marie Marty
Présidente de CdEP

Rencontre Nationale

Assemblée Générale de l'Association

Accueil Saint Paul, rue de l'abbé Derry - Issy-les-Moulineaux
du samedi 11 avril (14 h) au dimanche 12 avril 2015 (16 h 30)

École et République : peurs et confiance des acteurs

Samedi 11 avril :

Conférence ouverte à tous

14 h : accueil
14 h 15 à 15 h 15 : travail de groupes
15 h 30 conférence d'Eric Ferrand :
projet républicain, projet éducatif
18 h conférence de Monique Baujard :
la vision chrétienne du Bien Commun
19 h 30 repas
20 h 30 échange sur les débats dans les classes après les assassinats de janvier 2015

Pensez à inviter largement collègues et amis

Des prospectus sont disponibles au secrétariat
67 rue du Faubourg saint Denis 75010 PARIS
tél : 01 43 35 28 50

Vous pouvez aussi les télécharger sur Internet

Les conférenciers

Eric Ferrand

Il est actuellement médiateur de la ville de Paris après avoir été adjoint aux affaires scolaires de Paris et conseiller régional d'Île-de-France. Il a siégé, en tant qu'expert, à la commission ministérielle pour la refondation de l'école.

Il est l'auteur d'un ouvrage paru en 2007 :
Quelle école pour la République ?

Monique Baujard

Elle est directrice du service national *Famille et société* de la conférence des évêques de France depuis 2009. Néerlandaise d'origine, mariée, mère de quatre enfants, ayant travaillé près de 10 ans comme avocate au Barreau de Paris avant de faire une maîtrise de théologie, elle est chargée d'alimenter la réflexion de l'épiscopat sur des sujets complexes et sensibles.

Histoire d'une Vierge

On pourrait l'appeler **"Notre-Dame de l'Exode"**.

Quand les Équipes Enseignantes se sont installées rue Lacoste, Michel Duclercq a dit : *"Il faut trouver une statue de la Vierge avec un enfant d'âge scolaire"*. Il consulta le chargé d'art sacré du diocèse d'Arras, lequel indiqua Mabel Gardner, nord-américaine, protestante d'origine, mais, comme tous les artistes, très libre dans sa foi sans frontières.

Mabel Gardner a installé son œuvre ; elle a pris son repas de midi avec les aumôniers et les permanents de l'époque pris sous le charme et enveloppés de l'odeur de suie que Mabel transportait avec elle. La statue est maintenant dans les locaux de CdEP. J'étais ému de la retrouver, de la toucher, de voir que le bois avait travaillé... Que l'éducatrice de Jésus nous aide à rencontrer les éducateurs d'aujourd'hui...

Mabel Gardner a été trouvée asphyxiée par la fumée de sa cheminée, voilà des années...

Je me souviendrai toujours d'elle ; on rencontre parfois des anges dans la vie.

Jean Dumont
ancien aumônier des Équipes Enseignantes
actuellement au Pérou

Des photos de cette statue ornent la première page de ce dossier

Sessions d'été

SIESC - FEEC

60e Rencontre

du 23 au 28/29 juillet 2015

à Rome

Éduquer les jeunes à un rapport au travail orienté vers l'avenir

Information : www.siesc.eu/fr/ ou
Secrétariat CdEP : tél. 01 43 35 28 50

Vivre ensemble

du 16 au 30 juillet 2015

Ristolas Queyras (Hautes-Alpes)

Redécouvrir l'Évangile de saint Jean (chapitres 2 à 6), à partir de l'ouvrage de Jean-François Soffray :

Selon Jean, Lumière portée sur notre modernité

(Editions Golias)

Intervenant : Père Louis Goy
Contact : Maurice et Michèle Grancher
04 74 70 92 39

Session franco-allemande

du 6 au 15 août 2015

Bad-Kösen

(Sud-ouest de Leipzig)

Qu'est-ce qui construit notre intériorité et notre "heimat" ?

Inscription avant le 1er avril 2015
auprès d'A. Rousselot (Berlin)
antoine@web.de
Contact : A. et J.-P. Guyot
03 29 35 40 79
ajp.guyot@orange.fr

Retraite de septembre

(pour tous ordres d'enseignement)

du jeudi 24 au lundi 28 septembre 2015

Abbaye bénédictine de La Pierre-Qui-Vire

Attente de Dieu

Intervenant : Père Paul Valadier sj
Contact : Simone Bailly 06 84 87 03 90

Session de Valloires

du 23 au 25 août 2015

Abbaye de Valloires (Somme)

L'actualité de l'Apocalypse à partir des textes et de l'iconographie

Intervenante : Christine Pellistrandi
Contact : Marc Farine
marc.farine@wanadoo.fr

Session du Laus

du 24 au 31 août 2015

Le Laus (Hautes-Alpes)

Deux journées spirituelles avec le P. Pierre Fournier sur le thème *Chrétiens et Islam*

Conférences sur des thèmes culturels et historiques

Contact : Francis Filippi 01 43 70 41 22

Jeu de regards

À gauche, un homme penché sur son travail. À droite, un enfant dont le visage est baigné par la flamme de la bougie qu'il tient dans sa main droite. La main de l'enfant cache le plus vif de la lumière et comme un réflecteur translucide éclaire l'intérieur de la scène laissant l'environnement dans l'ombre.

L'homme maintient de son pied gauche une importante pièce de bois à section carrée pour la percer avec son outil (une tarière) qu'il tourne de ses deux mains puissantes.

À l'instant où nous regardons la scène, le temps semble s'être arrêté. Les muscles de l'homme se sont légèrement détendus, son regard a quitté l'ouvrage pour se fixer sur l'enfant qui, lui, ne semble rien regarder si ce n'est la cordelette qui est autour du cou de l'artisan, sous son épaisse barbe.

L'homme au crâne chauve et au front plissé de rides a le regard grave. L'enfant regarde ailleurs, dans le vague pourrait-on dire, dans une sorte d'intérieur…

Notre regard est absorbé par le cercle de lumière entouré d'ombre. Quittez ce cercle pour visiter l'espace en dessous : les pieds chaussés de sandales, la pièce de bois, les outils, un copeau… et votre regard, comme aimanté par l'espace lumineux, revient dans le cercle. Puis vous glissez inévitablement vers la ligne des regards des deux personnages (perpendiculaire au vôtre). Car ces deux regards sont la clé de la scène, ce vers quoi l'artiste peintre oriente toute l'œuvre. C'est là qu'il nous demande de placer notre effort d'interprétation.

Georges de La Tour (1593-1652), le peintre de ce tableau, est Lorrain. C'est un artiste au croisement des cultures nordique, italienne et française. Son œuvre est souvent qualifiée de caravagisme, influence issue du peintre italien Le Caravage, (1571-1610). Comme Le Caravage l'a fait avant lui, il met en scène des contrastes de lumière et d'ombres. Cette virtuosité du clair-obscur est leur marque commune. Mais si Le Caravage est proche du baroque de la contre-réforme exploitant une gestuelle expressive et symbolique, Georges de La Tour développe un univers plus nordique, réaliste, proche du quotidien de ses contemporains. Les expressions qu'il donne aux visages de ses personnages révèlent ce qui se trame dans l'Histoire qu'il relate. Mais ses œuvres offrent une double lecture : celle de l'Histoire reconnue, religieuse souvent, et la lecture documentaire de la vie quotidienne de son époque dans laquelle il choisit ses modèles, les costumes et les objets. Cela lui permet, tout comme dans les scènes de genre qu'il affectionne (joueurs de cartes, musiciens,…), de donner un caractère universel à une œuvre d'un humanisme profond. Le jeu des regards et des mimiques expressives y contribue, même quand il n'y a qu'un seul personnage représenté. L'éclairage accompagne la construction des scènes. On remarquera l'absence systématique de décor dans toute l'œuvre de Georges de La Tour. Seule la lumière et l'ombre créent l'espace. L'identification des personnages peut se faire grâce à leurs attitudes et aux objets, attributs qui leurs sont traditionnellement associés.

En cet instant que pense cet homme d'âge mûr au regard grave tourné vers l'enfant à la face lumineuse ? L'artisan, homme d'expérience, est-il en train de transmettre son métier à son élève ? L'élève reste à la fois confiant et distrait, comme porté par une autre pensée, lointaine. Il ressemble à beaucoup d'élèves. L'homme au regard grave et inquiet garde un air protecteur.

Le titre du tableau est *Saint Joseph charpentier*, rien de plus. Ce titre souligne l'importance donnée à cet artisan que nous avons depuis le début reconnu comme charpentier. Le titre nous confirme de quel charpentier il s'agit, et nous savons ainsi qui est l'enfant, même si celui-ci n'est pas cité dans le titre de l'œuvre.

Saint Joseph était particulièrement vénéré en Lorraine et je crois que le peintre et ses commanditaires, faisant œuvre d'enseignement, nous disent pourquoi. L'enfant, tout en étant un enfant particulier est comme tous les enfants un être en devenir. Saint Joseph, père nourricier et artisan, homme dévoué, est le prototype de l'adulte attentif, compréhensif, chargé d'éducation (comme tous les pères ou tous les enseignants doivent l'être, de quelque religion qu'ils soient ou sans religion – et *Saint Joseph* bien sûr peut se conjuguer ici, aujourd'hui sans doute plus qu'hier, au féminin).

Avec un jeu de regards (et j'y inclus le nôtre), Georges de La Tour a créé un équilibre instable et questionnant qui ouvre une porte à notre réflexion sur le devoir d'éducation et sur la nécessité d'une attitude patiente et bienveillante.

Alain Gobenceaux
Février 2015

Georges de La Tour, *Saint Joseph charpentier*, peinture sur toile, vers 1640, Paris-musée du Louvre

Comité de Rédaction : Suzanne Cahen, Pierre Darnaud, Jean-Louis Gourdain, Chantal Guilbaud, Monique Judenne, Bernard Lepage, Anne-Marie Marty, Mireille Nicault, Catherine Réalini, Marie-Inès Silicani, Isabelle Tellier

Collaborateurs : Alain Gobenceaux (iconographie)
Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins)
Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek (relecture)

Enveloppe de carême CCFD-Terre Solidaire jetée dans la revue

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : cdep-asso@orange.fr